

Carcassonne, David. Essai historique sur la médecine des Hébreux, anciens et modernes. 1815.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

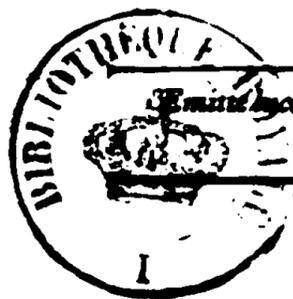
T. SOLIT.
F.

ESSAI HISTORIQUE
SUR LA
MÉDECINE DES HÉBREUX
ANCIENS ET MODERNES ;

PAR

M. DAVID CARCASSONNE,

Ex-Chef des Cliniques médicale et de perfectionnement pour les maladies chroniques, et Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, ancien Médecin militaire.



A MONTPELLIER,
Chez SEVALLE, Libraire, Grand'rue, n.° 121.
Et à NISMES,
Chez l'Auteur, rue de Roussy, n.° 128.

1815.

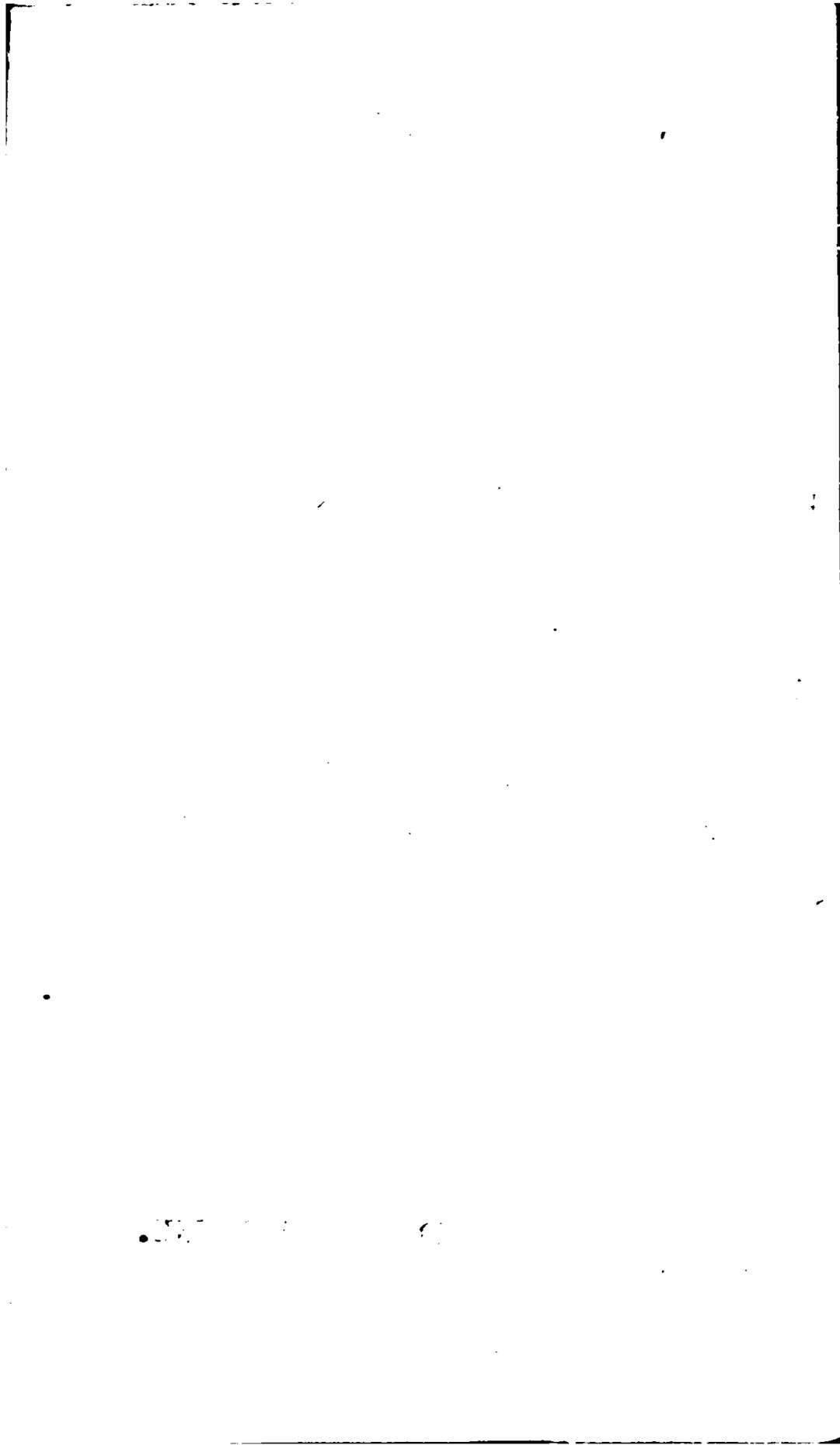
MONTPELLIER ,
De l'Imprimerie Royale de Toussaint Frères,
rue Aiguillerie , n.° 43.

A
MON PÈRE,

A
MA MÈRE,

Tribut d'Amour et de Reconnaissance.

D. CARCASSONNE.



INTRODUCTION.

EN 1811, je soutins, à la Faculté de Médecine de Montpellier, une Thèse sur l'histoire de la médecine des Hébreux. Cet ouvrage que je fais réimprimer aujourd'hui sans aucun changement important, fut accueilli avec beaucoup d'indulgence, et MM. les Professeurs me tinrent compte, sans doute, des nombreuses difficultés qu'offrait un pareil sujet. Je présentai ensuite cette dissertation à l'Académie du Gard, qui, approuvant le rapport de M. le Docteur Phélip, un de ses membres, accueillit mon hommage avec intérêt. L'approbation que je reçus de cette Société savante, est consignée dans le compte-rendu des travaux de l'Académie, par M. Trélis, secrétaire perpétuel (1). Une pareille approbation est trop honorable, pour qu'on ne me permette de la rapporter ici; et si je la méritais dans l'exercice de ma profession,

(1) Voyez la notice des travaux de l'Académie du Gard, pendant l'année 1811, I.^{re} partie, pag. 24^o

je serais amplement dédommagé de neuf années consacrées à l'étude et à la pratique de la Médecine, dans les écoles de Montpellier et de Paris, et dans les hôpitaux civils et militaires.

« *Sur la Médecine des Hébreux*, par
« M. David Carcassonne, et rapport de
« M. Phélip sur cet ouvrage.

« Un rapport clair à la fois et détaillé de
« M. Phélip, nous a fait connaître un écrit
« de M. Carcassonne, dont ce jeune médecin
« a fait hommage à l'Académie. Il a pour
« titre: *Essai historique sur la Médecine des*
« *Hébreux*, et il a été présenté sous forme
« de thèse à la Faculté de Médecine de
« Montpellier.

« La science de la Médecine, dit le rap-
« porteur, ou cette histoire de tous les phé-
« nomènes que présente l'économie animale,
« se trouvant en même temps liée aux pro-
« grès de l'esprit humain, il ne paraît point
« extraordinaire que ceux qui se dévouent
« à son exercice, aillent fouiller dans les
« plus antiques annales, pour connaître les
« peuples qui l'ont cultivée avec plus d'avan-
« tage, et les hommes, en particulier, qui
« l'ont étudiée avec le plus d'émulation.
« Si cette heureuse curiosité n'applatit pas

« les difficultés de la science, elle en embellit
 « au moins la route, et la fait trouver moins
 « difficile: tel a été sans doute le motif qui
 « a dirigé M. Carcassonne dans son choix
 « d'un sujet d'inauguration médicale. Il a dû
 « en exister un de plus pour lui, c'était celui
 « de montrer ce qu'a de droits à la recon-
 « naissance de l'humanité, un peuple non
 « moins célèbre par ses malheurs, que par
 « la singularité de son histoire, et que notre
 « mépris trop souvent injuste persécute en-
 « core. Que faut-il de plus pour exciter
 « notre attention et notre intérêt?

« Nous ne saurions suivre M. Phélip dans
 « l'exposé de l'ouvrage qu'il analyse; bor-
 « nons-nous à transcrire ici sa conclusion.

« M. Carcassonne termine, dit-il, son
 « travail, en témoignant le regret de n'avoir
 « pu réunir des connaissances assez vastes
 « pour lui donner toute l'étendue dont il
 « était susceptible. Il ne l'aurait pas entrepris,
 « s'il avait apprécié les obstacles qu'il devait
 « rencontrer: mais, comme le dit Montaigne,
 « *les difficultés et l'obscurité ne s'aperçoivent*
 « *en aucune science que par ceux qui y ont*
 « *entrée.* Pour nous qui avons lu avec plaisir
 « son ouvrage, qui avons été content de
 « l'esprit qui l'a dicté, de la pureté du style,
 « de l'étendue des connaissances qu'il sup-
 « pose, nous ne pouvons qu'applaudir à ces

« premiers efforts de l'auteur , et inviter
 « l'Académie à lui témoigner sa satisfaction ,
 « en l'exhortant à continuer de justifier , par
 « des travaux dignes du premier , les heu-
 « reuses espérances qu'il fait concevoir.

« L'Académie , conformant son opinion
 « à celle de M. Phélip , a accueilli avec
 « d'autant plus d'intérêt l'essai de M. Carcas-
 « sonne , que l'auteur appartient lui-même
 « au peuple dont il retrace les travaux en
 « Médecine ; et qu'elle ne peut voir sans
 « plaisir une nation , trop long-temps victime
 « de ses propres préjugés et de ceux des
 « autres , sortir d'une longue oppression , et
 « recevoir enfin l'influence d'une lumière
 « bienfaisante et trop tardive. »

M. le rapporteur commence par examiner les motifs qui m'ont dirigé dans le choix de ma dissertation , sans doute parce qu'il a remarqué que je me suis écarté de la marche ordinaire des élèves , dont la plupart prennent une maladie pour le sujet de leur thèse. Outre les motifs reconnus par M. le rapporteur , j'ai été bien aise d'écrire sur une matière qui pût présenter quelque intérêt , même aux personnes étrangères à l'art de guérir ; l'étude de l'histoire de cet art , est d'ailleurs de la plus grande importance pour le praticien. C'est en recherchant ce qu'a été la Médecine dans tous les temps et chez

tous les peuples, en suivant les travaux successifs des médecins, et les changemens qu'ils ont introduits dans la théorie et dans la pratique, en appréciant les progrès qu'ils ont fait faire à la science, qu'on est mieux à même d'acquérir une connaissance exacte de son état actuel; c'est en reconnaissant les succès et même les erreurs de nos devanciers, qu'on tire parti des uns et des autres: et lorsque nous profitons de leurs travaux, devons-nous oublier les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité? Et que penserait-on de celui qui ignorerait l'histoire de la science en laquelle il s'honore d'avoir le nom de docteur?

Je me suis proposé dans cette dissertation, de présenter un tableau abrégé des services rendus aux sciences, et particulièrement à la médecine, par une classe d'hommes, dont les travaux ont été d'autant plus utiles, que l'époque la plus glorieuse de leur histoire scientifique et littéraire, correspond à ces siècles d'ignorance et de barbarie, pendant lesquels toutes les connaissances acquises semblaient devoir disparaître de dessus la terre. Ce fut au milieu des persécutions et des misères, et alors que sans patrie, ils n'obtenaient sous les Princes les

plus humains qu'une tolérance passagère, que les restes dispersés d'Israël étudièrent les sciences, obtinrent les plus grands succès dans la pratique de la médecine, et méritèrent de faire époque dans les fastes de cet art divin, qui a pour objet le soulagement de l'humanité souffrante, et dont l'étude et les progrès sont si intimement liés au bonheur des hommes. Répandus sur toute la surface du monde connu, ils portèrent partout les premiers germes des connaissances médicales dont ils avaient hérité de leurs pères, et auxquelles ils avaient ajouté celles des peuples avec lesquels ils avaient eu des relations dans leurs fréquentes migrations.

Originaires de la Perse Orientale, les Hébreux habitèrent d'abord la Mésopotamie. Ils passèrent de là dans la Palestine et puis dans l'Égypte, où les conduisit la vente de Joseph et son élévation. Après un séjour de 4 siècles, pendant lesquels ils se multiplièrent d'une manière prodigieuse, et empruntèrent des Égyptiens plusieurs usages, et les principes d'idolâtrie qui leur attirèrent si souvent la colère de Dieu, ils revinrent dans cette terre promise à leurs pères, et qui devait être le siège de leur gloire et le théâtre de leur valeur.

Ce peuple uniquement occupé des ses

champs et de ses troupeaux, n'eut d'abord que de faibles relations avec les habitans des pays voisins. Une suite de guerres commencées et terminées dans peu de jours, remplissent le livre des Juges. On y voit continuellement des laboureurs et des bergers, abandonnant pour quelque temps leurs travaux journaliers, armés à la hâte, emportant chacun leurs provisions, aller repousser l'ennemi, et rentrer triomphans dans leurs chaumières. Ce ne fut que sous le Roi David, qu'ils eurent des troupes soldées et entretenues aux dépens du Prince. Le sage Salomon, son fils et son successeur, souverain d'un état puissant, affermi et étendu par les victoires de son père, fit fleurir le commerce et la navigation. Ses vaisseaux osèrent affronter la mer rouge, et aborder les rivages de la mer des Indes et du golfe Persique, d'où ils rapportèrent les richesses immenses que ce grand Roi consacra à la construction du temple de Dieu. Mais cette prospérité fut de courte durée : par la séparation des royaumes d'Israël et de Juda, les guerres intestines et l'oubli du vrai culte, la Palestine devint la conquête des Rois de Médie, de Babylone et d'Assyrie, jusques à ce qu'enfin Nabuchodonosor ayant ruiné Jérusalem, dispersa les habitans de la Judée dans tout l'Orient.

Un grand nombre de familles se retirèrent dans l'Égypte, où elle se provignèrent considérablement et vécurent presque ignorées jusqu'à Alexandre-le-Grand. Ce conquérant ayant rangé ce pays sous sa domination, et voulant peupler cette ville, devenue si célèbre, qu'il venait de fonder, et à laquelle il avait donné son nom, leur accorda les mêmes privilèges qu'aux Macédoniens. Une circonstance aussi favorable attira beaucoup de Juifs à Alexandrie, et quoiqu'ils éprouvassent dans la suite des changemens dans leur sort, selon le caprice du Prince qui gouvernait, ils ressentirent pendant long-temps les effets d'une aussi puissante protection. Profitant de cette heureuse tranquillité, ils étudièrent les sciences, qui fleurirent de bonne heure dans cette ville naissante, et où elles devaient trouver de si puissans protecteurs. Ils obtinrent même un tel degré de considération, que Ptolomée Philadelphe qui les traitait avec beaucoup de douceur, désirant connaître leur histoire, leur fit faire la traduction grecque de la bible, connue sous le nom de version des Septante.

Alexandrie ne fut point le seul théâtre de leurs travaux littéraires, et après la ruine de Bithé, chassés par Adrien de la Palestine et particulièrement de Jérusalem, ils

se joignirent à leurs frères qui avaient été transportés par Nabuchodonosor sur les rives de l'Euphrate, et fondèrent les académies de Sora, de Nahardéa, etc., qui devinrent si célèbres et se maintinrent jusqu'au onzième siècle. Ce fut à cette même époque que, cherchant un asile contre la persécution des Romains, ils se répandirent dans l'Éthiopie et l'Arabie, peuplèrent une partie de ce pays, et devinrent si nombreux et si puissans, qu'on les vit dans la suite lever des armées et livrer bataille à Mahomet, pour s'opposer au cours impétueux de sa religion, qu'ainsi que ses premiers successeurs, il ne cherchait à établir que par les combats et les victoires.

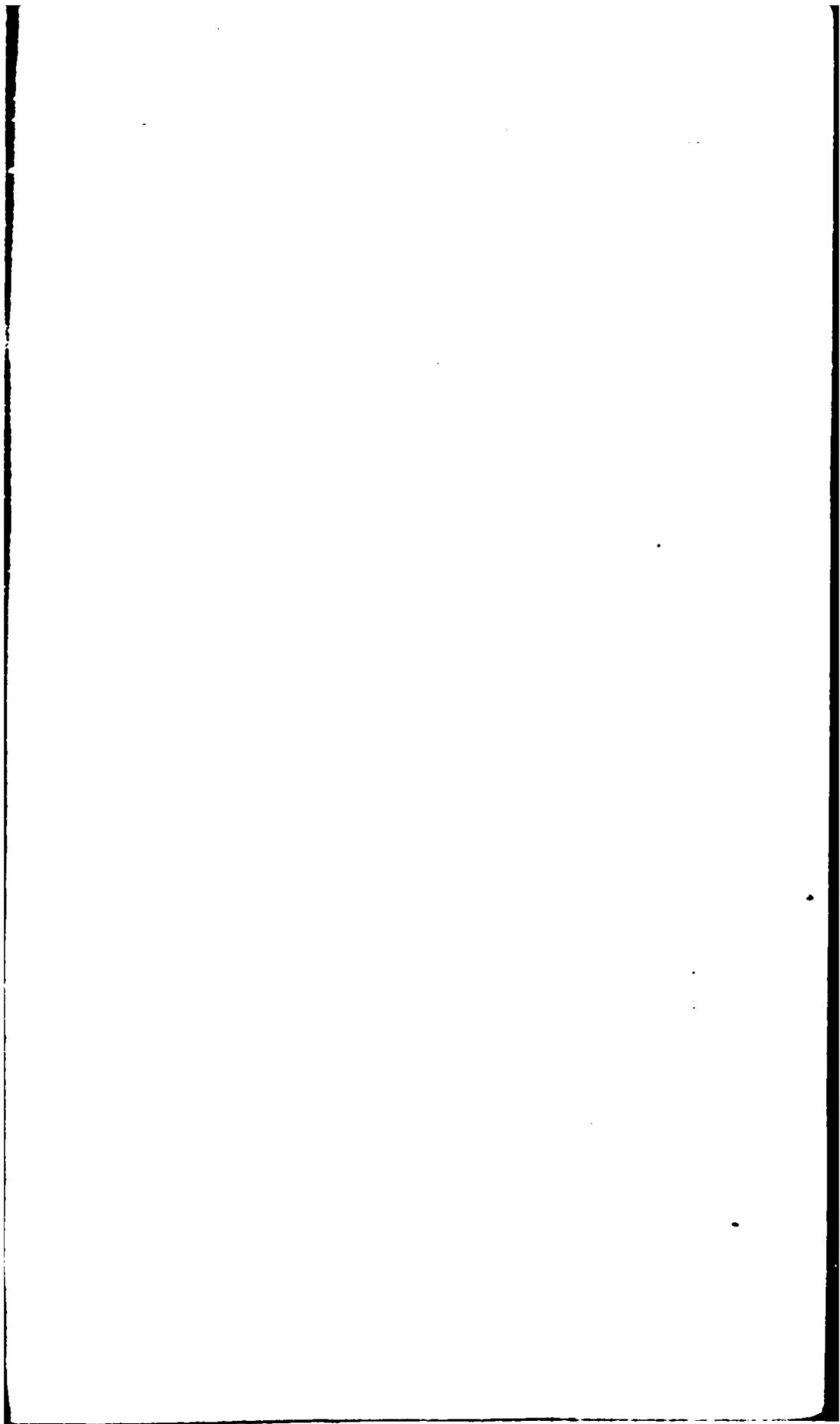
Mais bientôt les inclinations des Arabes changent : après s'être distingués par les conquêtes rapides de la Palestine, de la Syrie, de la Perse, de l'Égypte ; avoir porté atteinte à l'empire des Grecs, établi celui des Sarrazins et réuni l'Espagne à leur vaste domination, leurs Khalifes, ces fiers conquérans qui ne semblaient vaincre que pour l'entière destruction des lettres, et pour réduire, comme l'avait voulu Omar, tous les livres au seul Alcoran, devinrent les protecteurs les plus zélés des sciences dont l'histoire nous ait transmis les noms. Ce fut Abou Giaffar Almanzor, le 21.^e Khalife, le 2.^e de la famille

des Abassides, l'an 136 de l'hégire et 754 de l'ère chrétienne, qui fit cette heureuse révolution. Il attira auprès de lui un grand nombre de savans Nestoriens ou Juifs. Ceux-ci avaient cessé depuis Omar d'être persécutés; ils concoururent puissamment à la fondation des écoles, communiquèrent aux Arabes toutes les connaissances qu'ils avaient acquises, s'adonnèrent à l'étude de l'astronomie et de la médecine, et traduisirent et commentèrent les ouvrages d'Hippocrate, d'Aristote, d'Euclide, de Galien, etc. Enfin, les Sultans Buides ou Dilémites s'étant emparés du pouvoir des Khalifes, ne leur laissèrent qu'un fantôme d'autorité. Ils persécutèrent les Juifs, détruisirent leurs célèbres écoles; et les savans qui les composaient s'étant répandus par l'Espagne dans l'Occident, fournirent ces nombreux médecins, qui pendant trois siècles furent les seuls qui traitassent les maladies avec méthode.

Outre la fondation de l'université de médecine de Montpellier, qui a illustré cette époque, elle mérite d'autant plus de fixer notre attention, que les Sarrasins entièrement chassés d'Espagne, en 1252, par Ferdinand III, repassèrent en Afrique, où ils portaient le goût des sciences qui s'y perdit bientôt. Celles-ci auraient peut-être disparu de dessus la terre, si les Juifs qui

avaient à Cordoue , à Grenade , à Tolède , des écoles particulières où la médecine s'enseignait avec soin , n'eussent conservé le dépôt précieux qui échappait aux Arabes , et par une suite de cette fraternité qui unissait les Israélites de tous les pays , n'eussent transmis partout les connaissances qu'ils possédaient.

Telle est la marche des événemens ; c'est aussi celle que j'ai suivie pour tracer l'histoire de la médecine chez les Hébreux anciens et modernes. J'ai divisé cette dissertation en deux parties. Dans la première , après avoir recherché l'origine de l'art de guérir , j'examinerai son état chez les Hébreux formant un corps de nation. Dans la seconde , suivant ce peuple dans les pays où il a eu une influence plus ou moins marquée sur les sciences , nous le verrons étudier le grec à Alexandrie , fonder des académies sur les bords de l'Euphrate , passer sous l'empire de Arabes , et étudier la médecine avec succès ; enfin , se répandant dans l'Occident par les conquêtes des Sarrasins en Espagne , et leurs guerres en France , propager le goût des sciences , et contribuer à la fondation des écoles de Salerne et de Montpellier.



ESSAI HISTORIQUE
SUR LA
MÉDECINE DES HÉBREUX
ANCIENS ET MODERNES.

Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille,
Au miel dont la jeune Abeille
Compose son cher trésor.

J. B. ROUSSEAU, *Odes sacrées*

PREMIÈRE PARTIE.

Les recherches de tous les savans sur l'antiquité des nations, ont prouvé qu'aucun peuple ne possède de monumens littéraires plus anciens que la bible. Cet ouvrage précieux n'est pas moins recommandable par les beautés du style, et la sagesse des pré-



Sept. Comme histoire ; il commence à la création du monde, et finit à l'arrivée des Hébreux aux rives du Jourdain. Il renferme en outre toutes les ordonnances civiles ou religieuses qui ont été données à ce peuple. Parmi ces ordonnances, il en est qui ayant une influence plus ou moins marquée sur la santé, tendent à prévenir les maladies propres au pays qu'il allait habiter, et décelent dans le législateur des connaissances exactes en médecine et surtout en hygiène. Cette manière d'envisager quelques préceptes de la bible, ne blesse aucunement le respect dû aux écritures, et en y reconnaissant une utilité temporelle, on ne porte point atteinte à la sainteté de leur origine. S'il était au reste nécessaire d'invoquer des autorités pour justifier cette assertion, il suffirait sans doute de citer l'exemple d'écrivains très-distingués parmi les Rabbins et les pères de l'Église, tels que S. Chrysostôme, Tertulien, S. Augustin, Maimonide, Aben-Ezra, etc. Les prophètes fournissent aussi des documens sur l'état de la médecine dans ces temps reculés. On y trouve quelques passages d'où l'on peut inférer quels étaient les médecins d'alors, les maladies qui exigeaient leurs soins, et leur manière de les traiter. Mais avant d'entrer dans cette matière, il ne sera pas peut-être hors de propos d'accorder quelques instans

à l'examen de la naissance de l'art de guérir ; et de voir à quelle époque et par quelles causes les hommes ont été obligés de chercher des remèdes.

Si pour connaître l'origine de la médecine , l'on consulte les nombreux ouvrages écrits sur l'histoire de cette science , on trouve que son invention a été attribuée chez tous les peuples , à des hommes auxquels la reconnaissance publique a élevé des autels (1). Tous les auteurs s'accordent à la regarder comme le présent d'une divinité bienfaisante , et ils étayent tous leur opinion sur des autorités sacrées ou profanes. Les premiers ont inféré de ce qu'il est dit dans la Genèse , que Dieu fit venir tous les animaux devant Adam pour qu'il leur donnât des noms , que ce premier homme avait reçu en même temps une connaissance parfaite de leurs qualités , aussi bien que de celles des autres créatures ; d'où il s'ensuit qu'il n'ignorait pas les usages qu'elles devaient avoir par rapport à la médecine. Ils s'appuient surtout sur ce passage de l'Ecclésiastique : *Honorez le médecin à cause du besoin que vous en avez , car c'est le Très-Haut qui l'a créé ; c'est de*

(1) Leclerc, histoire de la médecine ; Barlaam, hist. med. ; etc.

Dieu que vient toute guérison (1). Les autorités qu'invoquent les derniers sont bien plus nombreuses ; s'ils attribuent l'invention de la médecine à Apollon , ils citent Ovide (2) et Callimaque (3). Homère (4) dépose en faveur de Pœon , Æschyle de Prométhée , Pindare de Chiron , etc. Les Égyptiens , d'après le témoignage de Diodore de Sicile (5) , défèrent cet honneur à la déesse Isis.

En examinant d'une manière impartiale ces différentes prétentions des auteurs , toutes fondées sur la tradition et sur d'anciennes autorités , on sera naturellement amené à conclure que l'invention de la médecine ne doit pas être attribuée exclusivement à aucune nation , et encore moins à un seul homme (6) ; puisque tous les peuples , avant même qu'ils eussent des relations les uns avec les

(1) Ecclésiastique , XXXVIII. 1 , 2.

(2) *Inventum medicinis meum est , epifœque per orbem
Dicor , et herbarum est subjecta potentia nobis.*
Métam. liv. I. 521.

(3) Dans son hymne sur Apollon. . . . *Ab ipso
Et medici didicere moras insectans morti.*

(4) Iliade , liv. V.

(5) Liv. I , c. 25.

(6) *Medicina non ingenii humani partus , sed temporis filia.* Baglivi , *praxis medica* , lib. I , cap. 1.

autres (1) : avaient des moyens de soulager leurs maux. On sera sans doute confirmé dans cette manière de voir, si l'on étudie la nature humaine, et qu'on apprécie les nombreuses causes qui rendent les maladies inséparables de l'état de vie.

Toutes les substances élémentaires que l'analyse démontre dans les corps organisés et vivans, se rencontrent aussi dans les corps inorganiques et non vivans. La matière qui les compose, jouit chez les uns et les autres des mêmes propriétés générales qui constituent l'essence des corps, et sans lesquelles nous ne pouvons concevoir leur existence. Mais la composition chimique du règne de la vie, est essentiellement caractérisée par la multiplicité de ses principes constituans, et la condensation qu'y éprouvent certaines substances simples (2), douées d'une très-grande élasticité, qui dans les corps bruts sont presque toujours à l'état gazeux, ou du moins engagées dans des combinaisons liquides. Il résulte de là, que ces substances

(1) On trouve des vestiges de la médecine chez les peuplades grossières de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande, de la Laponie, du Groënland. Cabanis, *Révol. de la méd.*

(2) Berthollet, *Statique chim.*, tom. II, append.

font un effort continuuel contre les forces vitales qui tendent à les soustraire aux forces physiques et chimiques ; et cette lutte perpétuelle rend l'état d'équilibre qui constitue la santé, facilement altérable.

Le corps humain éprouve constamment, d'après les lois même de la vie, et par ce mouvement interne qui agite nos liquides et nos solides, des pertes modifiées par l'action des corps ambiens. Pour réparer ces pertes (1), il doit faire éprouver à certaines substances une série d'altérations, en vertu desquelles elles deviennent parties intégrantes de son organisation. Pour qu'un individu jouisse d'une santé parfaite, il faut qu'il y ait une juste compensation entre les pertes et les acquisitions.

L'entretien de la vie demande en général la présence de l'air ; cette présence est indispensable pour tous les individus de l'espèce humaine, du moment qu'ils ont vu le jour.

(1) La nécessité de ces réparations amenée par les pertes journalières, reconnue par tous les médecins, a été développée et présentée d'une manière très-méthodique par le savant professeur Dumas dans ses Principes de Physiologie (t. I, 2.^e sect.), ouvrage recommandable sous tous les rapports, et qui réunit l'élégance du style à la profondeur des pensées.

Mais ce corps gazeux qu'Hippocrate et les Anciens appelaient avec tant de raison *pabulum vitæ*, n'est pas le même dans les divers lieux de la terre. La nature du sol, son exposition, la manière dont il est regardé par le soleil, le voisinage des eaux vives ou croupissantes, des bois ou des montagnes, changent entièrement les qualités de l'atmosphère, en vertu desquelles elle produit des effets nuisibles ou salutaires sur les êtres qui le respirent.

Enfin, la sensibilité des organes de l'homme, les dispositions morbifiques que leur développement produit à certaines époques, font qu'il est faible et malade, tout aussi naturellement qu'il est sain et vigoureux.

Ces causes ne produisaient pas sans doute aussi fréquemment des maladies dans l'enfance du monde. Les premiers hommes sortant des mains de la nature, doués d'une constitution robuste que n'avaient point altérée les excès, accoutumés dès leur naissance aux intempéries des saisons, durent résister avec d'autant plus d'avantage à leur action; étrangers aux passions factices, ils ne connaissaient pas assurément les maladies nerveuses, que la civilisation et le luxe ont rendues si communes. Mais, obligés de conquérir par la force ou par la ruse une subsistance toujours incertaine, contraints quelquefois de la

disputer aux espèces nuisibles, ils durent recevoir de bonne heure de fréquentes blessures, et s'adonner à la recherche des moyens propres à les guérir. Les guerres, en multipliant ces maux, multiplièrent les occasions d'observer, et rendirent la connaissance des secours plus nécessaire. Aussi la médecine a commencé chez tous les peuples par ces maladies simples, qui sont aujourd'hui du ressort de la chirurgie. Il était d'ailleurs bien plus aisé d'apprendre à panser une plaie, qu'à juger de l'état intérieur de nos organes par les phénomènes extérieurs, en déduire des indications thérapeutiques, et connaître les substances propres à les remplir.

Si l'état morbide est dans la nature, s'il résulte de ses lois, et même en quelque sorte de celles qui sont établies pour la conservation de la vie, les maladies doivent être aussi anciennes que l'espèce humaine. Mais l'homme souffrant, sa première détermination a été sans doute vers la connaissance d'un soulagement. Il a attribué son mal à certaines causes, et en a cherché le remède dans des substances qu'il a crues capables d'agir dans un autre sens, et de produire des effets contraires. C'est ainsi qu'il mit le premier anneau d'une chaîne d'observations, et qu'il devint bientôt médecin et chirurgien.

En partant de la nature constante des

choses, on voit donc que l'homme, soumis à une foule de circonstances qui peuvent troubler l'harmonie de ses fonctions, a dû s'occuper de bonne heure des moyens d'apaiser les douleurs, et de guérir les maux dont il était si fréquemment atteint ; et que c'est par conséquent, chez les peuples les plus anciens, chez ceux qui les premiers ont figuré sur le vaste théâtre du monde, que l'on doit trouver les premières traces de la médecine, puisque l'espèce humaine n'a pu exister sans maladies, et que cette fatalité a nécessairement amené à la connaissance des remèdes propres à les combattre.

Dans les premiers temps, la médecine n'était pas une profession départie à un petit nombre d'individus, qui en eussent fait une étude particulière. Tout le monde était médecin, et celui qui avait fait quelque expérience sur lui-même ou sur autrui, la réitérait dans un cas qu'il jugeait pareil à celui qu'il avait déjà vu. Au rapport (1) d'Hérodote, les malades étaient placés à Babylone dans des lieux publics, et restaient exposés à la vue des passans, auxquels on demandait pour eux des conseils et des moyens de guérison. Le premier venu, s'il reconnaissait ou

(1) Livre I.

s'il croyait reconnaître dans leur état quelque analogie avec des maladies, qu'il eût déjà eu occasion d'observer, indiquait les remèdes ou les plans de traitement, d'après lesquels ces dernières avaient été guéries. Strabon (1) nous apprend la même chose des Égyptiens, chez lesquels la médecine fit des progrès rapides; il est bien digne de remarque que c'est parmi eux que parurent les premiers médecins de profession, puisqu'en l'an du monde 2315 (2), Joseph ordonna à ceux qu'il avait à son service, d'embaumer le corps de son père.

Les prêtres qui avaient, dans cette ancienne Égypte, regardés à juste titre comme le berceau de la sagesse, et l'une des premières écoles du genre humain, l'empire exclusif des lumières, étaient aussi les seuls qui cultivassent l'art de guérir. L'usage où ils étaient d'embaumer les corps, dut leur donner de bonne heure des connaissances sur l'anatomie, sur le siège des maladies et les désordres qu'elles occasionnent.

Clément d'Alexandrie (3) rapporte que le fameux Hermès avait renfermé toute la phi-

(1) Livre 3, p. 115.

(2) Genèse, chap. L.

(3) *Stromata*, lib. 6.

loophie des Égyptiens dans quarante-deux livres, dont les six derniers concernaient la médecine, et traitaient de la structure du corps humain en général, de quelques-unes de ses parties en particulier, des instrumens nécessaires pour les opérations chirurgicales, des maladies, et enfin des accidens propres aux femmes. Il y avait aussi des médecins payés par l'état (1), et qui n'exigeaient aucun salaire des malades.

Quelques auteurs ont fait des recherches pour savoir si les Hébreux avaient reçu les premières connaissances médicales des Égyptiens (2), ou s'ils les avaient apportées parmi eux. Sans entrer dans aucune discussion à cet égard, il suffira d'observer que ces deux peuples ayant habité long-temps le même pays, durent se communiquer leurs habitudes et leurs lumières; et Clément d'Alexandrie (3) dit en termes formels, que Moïse était instruit de la médecine, aussi bien que des autres connaissances qui étaient en réputation dans l'Égypte.

Ce législateur prophète en a donné des preuves dans ce qu'il dit de la lèpre et des

(1) Éloy, diction. histor. de la médecine.

(2) Smeaton Lindinger, de *Hebraeorum veter. arte medi.*

(3) Strom., lib. 1, pag. 243.

moyens de la discerner (1) ; il décrit les symptômes de cette maladie commencée, invétérée et guérie. Cunæus (2) a prétendu que sous le nom de lèpre il renfermait les dartres, la gale, les ulcères sordides, et d'autres maladies de la peau. Il paraît cependant que cette maladie est celle qui a été décrite par Celse (3), sous le nom de lèpre blanche.

Dans le Lévitique (ch. XVIII. v. 11.) et dans la Genèse (ch. VIII. v. 4.), il interdit à son peuple de manger du sang ; car, dit-il, le sang est l'âme. Un homme qui s'exprime ainsi connaissait sans doute l'importance de ce fluide vital, et le rôle principal qu'il joue dans l'économie animale.

Il est aussi fait mention dans les livres saints (Lévit. ch. XV. v. 2.), d'un écoulement purulent de l'urètre, désigné sous le nom de *fluxus seminis* ; la nature contagieuse de cette affection, l'a fait considérer comme une vraie blennorrhagie. Quelques auteurs ont même avancé qu'elle était siphilitique, et se sont appuyés là dessus pour prouver

(1) Lévit. chap. XIII.

(2) *De repub. Hebræorum*, lib. 2, cap. 24.

(3) *Cels.*, lib. 5, cap. 28.

l'ancienneté de cette maladie ; mais on ne partagera pas cette opinion , si l'on considère que l'écoulement est le seul symptôme de siphilis dont il est parlé , et que cette gonorrhée guérissait en peu de jours et par le seul usage des bains.

Moyse, remplissant en cela les devoirs d'un bon législateur, s'est plus occupé de prévenir les maladies que de les guérir. Les préceptes qu'il donne à ce sujet, considérés sous leur rapport hygiénique, prouvent une connaissance très-étendue des désordres que peuvent introduire dans l'économie vivante, les corps avec lesquels elle a des rapports immédiats. Il fallait bien qu'il eût apprécié l'influence du climat chaud de la Palestine, puisque tous ces préceptes tendent à en neutraliser les mauvais effets.

La chaleur modérée est peut-être le stimulant le plus actif que nous connaissions ; elle augmente la transpiration, qui humectant d'une manière continue le tissu dermoïde, favorise l'action de ses papilles nerveuses, et les rend capables de sentir les plus légères impressions des corps extérieurs. Mais par l'action continuelle de cet agent appliqué à la surface du corps, la peau acquiert bientôt un relâchement très-considérable ; sa faiblesse la rend l'aboutissant de tous les mouvemens fluxionnaires, et le siège

d'un grand nombre de maladies (1). La transpiration abondante qui s'en échappe, entraîne avec elle des matières excrémentielles, qui dans les climats froids passent par les urines. Ces matières concrétées à la surface de cet organe obstruent ses pores, et sont une cause fréquente des affections cutanées communes dans les pays méridionaux, et auxquelles les Hébreux étaient très-sujets. C'est sans doute pour remédier à cet inconvénient et détruire la cause occasionnelle de ces maladies, que Moïse avait rendu l'usage des bains si familier. Aidés de la tonsure et du séquestre, ils étaient les seuls moyens qu'il employait contre la lèpre. Outre les nombreuses purifications qui se faisaient de la même manière, les Hébreux se baignaient toujours après des exercices forcés (2).

La loi imposée aux femmes pendant la durée des menstrues, était très-sage et même nécessaire dans le climat de la Palestine; car la chaleur, cause bien avérée d'hémor-

(1) *Si quæ cute morbum pars laboraverit, ibi morbi sedes.* Hipp. Aphor. sect. 4, 33.

(2) Les soldats se baignaient après le combat, et les voyageurs prenaient toujours un bain de pied en arrivant.

riégie, fait que les femmes des contrées méridionales perdent, par les règles, deux fois plus de sang que celles des pays septentrionaux. Ce sang charrie souvent, même chez les femmes les plus saines en apparence, des hémorrhoides acres qui, appliquées sur les parties génitales de l'homme, produisent des écoulemens et des ulcères, différens de ceux qui sont produits par le virus siphilitique, mais qui ne sont ni moins dangereux, ni moins difficiles à guérir (1).

La politique, dans le dessein de favoriser la population, contribua aussi à l'établissement de cette loi, qui interdisant toute fréquentation entre le mari et la femme pendant la durée des règles et quelques jours après, rendait cette séparation périodique et assez fréquente. Les Hébreux portés au plaisir de l'amour, et obligés par la loi (Exode, chap. XXI. v. 9. 10) de rendre à leurs épouses les devoirs nuptiaux, trouvaient dans ce temps de privation le meilleur remède contre les excès auxquels ils pouvaient s'abandonner : de là, naissait aussi pour les femmes un moment très-favorable à la conception. L'habitude qui perfectionne le jugement émousse le sentiment; les stimulans

(1) Swédiaur, t. I, page 20.

les plus actifs et les mieux appropriés à la manière de sentir de nos organes, finissent par ne produire que des effets presque nuls, si leur application est trop souvent répétée; ils épuisent pour ainsi dire la sensibilité. Mais si leur action est suspendue pendant un temps proportionné à leur abus, les choses reviennent à leur état primitif, et la nature reprend ses mœurs altérées et changées par l'habitude. Il me paraît, d'après ces considérations, que cette pratique qui, au premier coup-d'œil, ne semble être qu'une mesure de propreté, doit avoir eu beaucoup d'influence sur la population. Les causes les plus légères en apparence, sont quelquefois celles qui donnent les résultats les plus importants. Personne n'ignore que les femmes qui abusent des plaisirs vénériens, cessent de bonne heure de faire des enfans, et l'histoire des Juifs prouve que constamment et partout où ce peuple a joui de quelques années de repos, il s'est multiplié d'une manière très-rapide.

L'usage des bains rendu si fréquent par les pratiques religieuses, a valu aux Hébreux un reproche qui n'est fondé sur aucune preuve, mais qui est trop répandu pour qu'on dédaigne de le réfuter. Des soins qu'avait pris le législateur pour entretenir la propreté, on en a conclu que ce peuple était

très-sale ; en suivant cette manière de raisonner, nous devons dire que les Spartiates étaient corrompus et efféminés, puisque les lois de Lycurgue tendaient à produire des hommes vertueux et robustes.

La transpiration augmentée diminue les autres évacuations et même les sécrétions. De la diminution de la salive et des sucs intestinaux naît une sensation continuelle de soif, qui fit tant de fois murmurer les Israélites dans le désert. Les excréments alvines se durcissent, et ne sont rendus qu'à de longs intervalles. C'est sans doute afin que les alimens ne vinssent encore augmenter cette cause des hémorroïdes et des fistules à l'anüs, que Moïse avait interdit à son peuple le lièvre et le lapin, dont la viande dessèche et constipe (1) L'écoulement purulent de l'urètre, les catarrhes de la vessie, les néphréties dont il est souvent fait mention dans les livres saints (2), dépendaient des mêmes causes. Les urines étant peu abondantes, leurs sels acquéraient une telle concentration, que les voies uropoétiques conti-

(1) *Leporina caro sicca est, et alvum moratur.*
Hipp., de sanor. vict. rat.

(2) Liv. I des Rois, chap. V. 6, 9., Ps. LXXVII, 66 ; ps. XXVII. 8.

quelles irritées devaient être singulièrement disposées à ces affections.

Parmi les sécrétions diminuées on ne doit pas ranger la bile qui au contraire abonde dans les pays chauds, a même quelque chose d'acrimonieux, et décide le tempérament bilieux qui est propre aux habitans des contrées méridionales. Ce tempérament était celui des Hébreux. Outre les indications tirées du climat, cela est prouvé par les portraits les plus anciens de cette nation (1), par divers passages de la bible, et par la nature des maladies, auxquelles ils étaient le plus sujets; qui telles que la gale, les dartres, ont leurs causes dans les exaltations des propriétés d'une bile que la chaleur rend ardente et diffusible, et dans l'influence du système hépatique sur le système dermoïde.

Cette connaissance rend raison de la défense que fait Moïse à son peuple de manger du cochon (2); une viande grasse, ventouse et difficile à digérer, aurait rendu ces maladies encore plus fréquentes. C'est sans doute au même motif, que nous devons rapporter l'interdiction du sang et des poissons sans

(1) Joseph, antiq. judaïques.

(2) Lévit. chap. XI. v. 2.

écailles (1); ce liquide animal est de tous les alimens celui qui a le plus de tendance à la putréfaction. On pourrait presque ranger dans la même catégorie les poissons sans écailles, dont la plupart vivent dans des eaux stagnantes et bourbeuses.

Parmi les ordonnances de Moïse relatives à la santé, on doit distinguer la circoncision. Si les descendants d'Abraham n'ont pas été les premiers à donner l'exemple de cette pratique, ils y ont du moins attaché la plus grande importance en la regardant comme le sceau de leur alliance avec la divinité. Outre la cérémonie religieuse, deux avantages, l'un relatif à la politique, et l'autre à l'hygiène, peuvent en rendre raison.

La sensibilité exquise des organes dans les pays chauds, fait rechercher les jouissances physiques avec une espèce de fureur. Les Hébreux étaient souverainement émus par tout ce qui avait rapport à l'union des sexes, et leurs desirs étaient si violens, qu'ils ont été quelquefois la cause des plus grands crimes. Tout le monde connaît l'histoire d'Urie, exposé dans la mêlée d'une bataille, par les ordres de David amoureux de sa femme. Ezéchiel, ch. XXII. v. 11, Mala-

(1) Deutéron. chap. XIV. v. 9.

cbias, ch. II. v. 14, leur reprochent d'avoir violé les engagemens sacrés du mariage. *Equi amatores facti sunt. Unusquisque ad uxorem proximi hinniebat*, leur dit Jérémie, chap. V. v. 8. Il était du devoir d'un sage législateur, d'opposer la force des lois à cette aveugle passion qui entraînait de si grands désordres. On pensa avec raison que le retranchement du prépuce émousserait la sensibilité de la peau délicate qu'il recouvre, par l'épaississement et la dureté que celle-ci devait acquérir, et qu'on parviendrait par là à affaiblir ces passions honteuses.

La même circonstance du climat qui, agissant sur la peau, augmente la transpiration, affaiblit cet organe, et devient une cause féconde de maladies cutanées, portant son action sur les glandes sébacées qui fournissent l'humeur qui lubrifie la membrane interne du prépuce, doit augmenter la quantité de cette humeur et lui faire acquérir une fétidité capable de produire des maladies désagréables, et même dangereuses par leurs suites (1). Les Otaïtiens, dit le capitaine Cook, pratiquent la circoncision sans autre motif que celui de la propreté. C'est dans la même

(1) C'est ce qu'on désigne dans les traités de maladies vénériennes sous le nom de gonorrhée fausse.

vue que les insulaires de la mer du sud se fendent le prépuce (1).

Les prêtres juifs paraissent avoir été dans l'origine les premiers médecins de la nation. Moïse prescrit de s'adresser à eux pour la guérison de la lèpre : ils décidaient du sort des hommes et des maisons atteints de cette maladie. Ce fut sans doute afin d'augmenter leur influence sur le peuple, et de le rendre plus soumis aux ministres de la religion, que ce législateur voulut que ceux qui par la nature de leurs fonctions étaient en quelque sorte intermédiaires entre lui et la divinité, fussent aussi capables de soulager les maux physiques. L'exercice de la médecine ne leur appartenait cependant d'une manière exclusive, que pour le traitement de cette maladie grave qu'on regardait comme une plaie de la main de Dieu (2). Ils le partageaient autrement avec les principaux de la nation, et les Rois eux-mêmes ne dédaignèrent pas de s'en occuper.

(1) Tourtelle, hyg., tom. I. pag. 198.

(2) Nous l'avons vu frappé de Dieu, dit Isaïe, chap. LIII. v. 4. Lorsque Nasman vint à Samarie avec des lettres du Roi de Damas pour qu'on le guérît de la lèpre, le Roi d'Israël déchira ses vêtements, et dit : suis-je un Dieu, moi, pour donner la vie et la mort ?

Il paraît d'après Isaïe, (chap. III. v. 6), que les Princes devaient être instruits des secrets de l'art de guérir. « En ce temps là, dit-il, l'homme prendra son frère et lui dira : vous avez un habit ; soyez notre Prince et guérissez-nous de notre châtiment. Et il répondra, en disant : je ne suis point médecin, ne m'établissez point Prince du peuple. » Osée, ch. V. v. 13, Zacharie, chap. XI. v. 16, et Jérémie, chap. VI. v. 14, étaient encore cette opinion. La manière dont ils s'expriment, prouve que l'ignorance de la médecine était presque une exclusion de la royauté.

Un pareil motif ne dut pas sans doute faire rejeter ce monarque fameux si connu sous le nom de sage. Au rapport de Flavius Joseph, Dieu avait rempli le Prince Salomon d'une sagesse, d'une intelligence si extraordinaire, qu'il surpassait de beaucoup les plus capables des Égyptiens. L'Écriture Sainte nous apprend que Salomon connaissait toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope qui croît sur la muraille, et qu'il avait écrit touchant les reptiles, les poissons, les oiseaux et tous les autres animaux. Salomon lui-même assure au chap. V de la Sagesse, qu'il était instruit de la différence des plantes et de la propriété des racines. Il avait aussi composé un ouvrage

intitulé, livre des guérisons, et qui n'est pas parvenu jusqu'à nous ; ce livre, selon le sentiment commun, était exposé dans un lieu public où le peuple allait le consulter ; cependant quelques Rabbins ont prétendu, et ils ont été suivis par Seidas, qu'il avait été gravé dans le vestibule du Temple.

Il y avait parmi les Hébreux, dès la sortie d'Égypte, des gens dont la profession était de traiter les maladies, et qui exigeaient un salaire pour leurs soins. « Quand deux hommes, dit le législateur, prendront querelle, si l'un d'eux est blessé au point de garder le lit. . . ., celui qui aura frappé lui payera la perte de son travail, et ce qu'il aura dépensé pour se faire guérir. » Un passage de Jérémie prouve que cette profession était très-commune de son temps : « n'y a-t-il point de réincens à Galaad, ou manquez-vous de médecins, et pourquoi la blessure de ma fille n'est-elle pas fermée ? » (Chap. VIII. vers. 22.) Sous le règne de Salomon, qui forme l'époque la plus brillante de la nation juive, parurent des hommes qui, s'ils étaient inférieurs à ce grand Roi, ne sont pas du moins indignes d'être nommés après lui : tels furent, entr'autres, les quatre frères Athan, Héman, Chalcol et Dodda fils de Machaol. (V. le liv. I.^{er} des Rois, et Flavius Joseph.)

Le principal emploi de ces médecins était

sans doute de traiter les plaies et les ulcères, de réduire les luxations ou les fractures, de soigner, en un mot, les maladies que nous désignons sous le nom de chirurgicales; mais ils n'étaient pas absolument étrangers au traitement des maladies internes. Asa, attaqué de la goutte aux pieds, s'adresse aux médecins (1). Salomon conseillait de vomir, lorsque l'estomac était surchargé par un amas de sabbures, ou par un repas trop copieux (2). Il parle aussi des incommodités qui sont la suite de l'incontinence et de l'abus des plaisirs; il dit que cette maladie ronge et consume les os et la chair (3). Saül, étant tombé dans une noire mélancolie qui lui revenait d'une manière périodique, était dans un état si violent pendant les accès, qu'il paraissait possédé (4). On employa contre cette maladie un remède dont l'efficacité est attestée par plusieurs observateurs, et David le guérit en le ravissant par les sons harmonieux de sa harpe.

Les maladies externes étant plus fréquentes, leurs connaissances, à cet égard, étaient

(1) Liv. III des Rois, chap. XV.

(2) Prov. chap. XXIII, vers. 2.

(3) *Ibid.*, Chap. V, vers. 2.

(4) Liv. I^{er} des Rois, chap. XVII, vers. 23.

plus avancés. Les topiques qu'ils employaient dans le pansement des plaies, étaient principalement la résine de Galaad et l'huile (1).

La manière de réduire les fractures et de les contenir, est décrite avec quelques détails par Ezéchiel. (chap. XXX. v. 21.) « Fils de l'homme, dit-il, j'ai brisé le bras de Pharaon, Roi d'Égypte; et il n'a point été guéri pour pouvoir être guéri. Il n'a point été lié de linges, ni enveloppé de bandelettes pour s'affermir; il ne pourra plus manier l'épée. »

Ces connaissances médicales, examinées d'une manière superficielle, paraîtront peu avancées, surtout si on les compare à l'état actuel des sciences; mais est-ce ainsi qu'on doit les juger, si l'on veut les apprécier à leur juste valeur? Transportons-nous à l'époque reculée de la sortie d'Égypte et de l'établissement des Hébreux dans la Palestine, et nous nous en formerons une idée bien plus avantageuse. Le résultat de cette considération serait qu'elles étaient supérieures, ou au moins égales à celles de tous les peuples alors existans, et même de ceux dont l'origine est bien moins ancienne. L'exemple d'Asa prouve

(1) Jér. lxx. cit. ch. XLVI. 2., ch. LI. 8 et 9; Luc, ch. I. 6.

que l'art de guérir n'était pas réduit, d'une manière absolue, au traitemens des maladies externes; et cependant ce reproche pourrait être adressé, avec juste raison, aux Grecs du temps du siège de Troie, bien postérieur à Moïse; car Machaon et Podalyre qui traitaient les plaies, ne furent pas seulement consultés, lorsque la peste exerçait ses ravages dans le camp (1).

SECONDE PARTIE.

(a) Après la prise de Jérusalem, Nabuchodonosor fit emmener les principaux habitans à Babylone; il en dispersa un grand nombre dans tout l'Orient, et ne laissa dans la Judée que la lie du peuple, à laquelle

(1) Homère, Iliade.

(a) Afin de diminuer le nombre des notes, j'ai supprimé presque toutes celles qui, n'étant relatives qu'à des détails historiques, n'intéressent la médecine que d'une manière indirecte. Les principales sources où je les ai puisés sont la Bible et les Prophètes, les antiquités judaïques de Flavius Joseph, l'histoire des Juifs et des peuples voisins par Prideaux, l'histoire des Juifs et de leur religion par Basnage, la grande bibliothèque rabbinique de Bartoloccini, la bibliothèque hébraïque de Wolfius, et la bibliothèque orientale de d'Herbelot.

il établit pour gouverneur un nommé Godelias , homme de bien et d'origine noble. Nabusardan , général de son armée , conformément à ses ordres , avait brûlé le temple , après avoir pillé les vases sacrés et les trésors immenses qu'y avait accumulés la piété du peuple ; il ruina la ville de fond en comble , et réduisit en cendres le palais royal. Les malheureux qui avaient resté dans la Palestine , chargés d'impôts , et ne pouvant supporter la vue des décombres qui avaient remplacé les monumens de leur grandeur passée , se réfugièrent en Égypte , et laissèrent leur patrie presque sans habitans.

Cet état durait depuis soixante et dix ans , lorsque Cyrus parut et changea la face de l'Orient. Ce conquérant que Dieu avait désigné par son nom et promis à son peuple comme un vengeur , renversa l'empire des Babyloniens , et sur ses ruines éleva celui des Perses et des Mèdes. Il permit aux Juifs de retourner dans la Palestine , et de rebâtir le temple de Dieu. Les peuples voisins et surtout les Samaritains , jaloux de la prospérité qui leur était promise , sous la protection de ce puissant monarque , mirent tous les obstacles possibles à l'exécution de ce dessein. Après la mort de Cyrus , ils obtinrent de Cambyse son fils la suspension des travaux , qui furent cependant repris et

terminés sous Darius. Mais depuis leur rétablissement jusqu'à leur entière dispersion sous Adrien, les Hébreux réunis en un corps de nation, ne présentent rien d'intéressant pour l'objet de mes recherches. La partie de ce peuple qui était retournée dans la Palestine ne forma un état indépendant, que sous l'administration courte mais glorieuse des Machabées. Obligés de soutenir contre les peuples voisins une lutte inégale ; tributaires des Rois de Perse, d'Asie ou d'Égypte ; passant ensuite sous la domination des Romains ; toujours déchirés par des factions intestines, pouvaient-ils songer aux sciences ?

Lorsque Alexandre-le-Grand passa en Égypte, il y trouva beaucoup de Juifs qui étaient répandus dans ce pays, pendant la durée de la première captivité, et dont la majeure partie ayant des établissemens, n'avaient pas voulu retourner dans la Palestine, lors de l'édification du second temple. La faveur que leur accorda le Roi des Grecs pour peupler Alexandrie, en leur donnant les mêmes privilèges qu'aux Macédoniens, en attira un très-grand nombre. Après la mort d'Alexandre, ses généraux partagèrent son empire, et Ptolomée Lagus, devenu Roi d'Égypte, s'étant emparé de Jérusalem par surprise, envoya une partie des habitans dans ses états. Ayant fait, dix ans après,

un second voyage dans la Judée , il employa un moyen tout opposé pour en engager un plus grand nombre à aller peupler son royaume. Il fit valoir la confiance qu'il avait témoignée aux premiers , en leur donnant la garde de ses places ; et ceux qui étaient déjà établis , se louant de la douceur du gouvernement , attirèrent leurs frères ébranlés par les promesses de Ptolomée. Philadelphie leur fut encore plus favorable. Il acheta la liberté de six-vingt mille qui étaient captifs dans son royaume , et les laissa maîtres de s'établir où ils jugeraient à propos. Ce dernier fait peut donner une idée de la quantité qu'il y en avait alors en Égypte ; on en comptait plus de cent mille à Alexandrie.

Cette ville était la patrie des sciences ; la magnificence des Ptolomées attirait les savans de tous les pays , qui tous étaient accueillis ; philosophes , astronomes , poètes , médecins , ressentirent également l'influence de leur amour pour les lettres. L'histoire de ses bibliothèques amassées à grands frais , et qui devaient avoir une fin si affligeante pour les savans , est connue de tout le monde. César assiégé dans un quartier d'Alexandrie , voisin du Bruchion , fait mettre le feu à la flotte , et l'incendie se communique aux bâtimens qui renfermaient le dépôt des connaissances humaines. Ce fut un guerrier du premier

ordre, qui occupait à Rome le second rang parmi les orateurs, qui porta un pareil coup aux lettres. Mais cette perte fut bientôt réparée, et quelque considérable qu'elle fut, ce n'est point de l'incendie de la première bibliothèque que datent nos regrets.

On mit la plus grande activité à rassembler les manuscrits les plus précieux, pour les joindre à ceux qui avaient échappé aux flammes. La Reine Cléopâtre cherchant à surpasser la magnificence de ses prédécesseurs, y fut aidée par une circonstance des plus favorables. Le troisième des Attales, Roi de Pergame, étant mort sans successeurs, institua le peuple Romain pour son héritier. Ces Rois avaient été les émules des Ptolomées (1); ils avaient formé aussi une

(1) Le roi Eumène fonda la fameuse bibliothèque de Pergame destinée à l'usage public. L'ardeur de rassembler les meilleurs ouvrages fit naître une extrême jalousie entre les savans de cette ville et ceux d'Alexandrie. Elle fut poussée si loin à Pergame, qu'on y forgea des livres sous les faux noms d'anciens écrivains. (*Galen. in Hipp., de naturâ hominis, lib. 4.*) Ptolomée, guidé par le même motif, défendit l'exportation du papyrus. (*Ibid. lib. 13.*) L'industrie des Pergaméniens se tourna d'un autre côté, et ils perfectionnèrent l'art de préparer les peaux de mouton. L'usage du parchemin devint alors si commun, qu'on leur en a attribué l'invention. (*Winkelmann, tom.*

grande bibliothèque composée, dit-on, de deux cent mille volumes, et qui rivalisait avec celle d'Alexandrie. Cette bibliothèque étant au pouvoir des Romains, Marc-Antoine en disposa en faveur de Cléopâtre, et elle servit par-là à enrichir celle dont elle avait été quelque temps la digne rivale; mais la fin de l'une et de l'autre fut aussi malheureuse que l'avait été la première.

En 642, le général Amrou s'étant emparé d'Alexandrie, conserva tout ce que cette ville immense renfermait, qui lui parut digne de ses soins. La grande bibliothèque n'était pas alors susceptible d'exciter la cupidité des Arabes, et sa perte fut résolue. Un homme de lettres, nommé Jean le Grammairien, usa pour la sauver d'une feinte assez hardie; il avait des liaisons avec Amrou, et lui demanda ces livres dont il faisait peu de cas. Ce général n'ayant point voulu prendre cela sur son compte, écrivit au Khalife,

III, pag. 115.) Mais cette découverte est beaucoup plus ancienne, puisque Isaïe, chap. VIII, Jérémie, chap. XXXVI., Ezéchiel, chap. II, III, parlent de rouleaux écrits, plusieurs siècles avant Eumène. Diodore de Sicile, liv. 2, rapporte que les Perses écrivaient autrefois leurs registres sur des peaux de monton, et Hérodote, liv. 5, ch. LVIII, dit la même chose des Indiens.

et Omar ayant fait la réponse négative si connue, les livres furent distribués aux bains publics, et servirent à les chauffer pendant six mois (1).

L'histoire de ces bibliothèques et le grand nombre de volumes qui les composaient, doivent nous donner une idée fort avantageuse de l'état des sciences à Alexandrie, et de l'ardeur avec laquelle elles étaient cultivées, sous des monarques qui les protégeaient d'une manière si spéciale, et qui firent pour elles de si beaux établissemens. La médecine dont l'étude remonte, chez les Égyptiens, à la plus haute antiquité, reçut une nouvelle impulsion sous la domination des Ptolomées. Elle fit d'autant plus de progrès, que les médecins purent pro-

(1) J'ai suivi au sujet de l'incendie de la grande bibliothèque, l'opinion la plus généralement reçue quoiqu'elle ne soit pas peut-être la plus vraie. Ceux qui voudront avoir des connaissances plus étendues sur cet événement historique, et les discussions polémiques qu'il a fait naître, peuvent consulter l'abbé Marigny, *hist. des Arabes sous le gouvern. des Khalifes*, tom. I; Læsus, *disc. sur les découv. faites en anatomie*; de Sainte-Croix, dans ses recherches sur les bibliothèques d'Alexandrie; Langlès, *mémoire lu à l'Institut en l'an 8*; Prunelle, de l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres. etc. etc.

fiert des travaux de leurs devanciers, et leurs connaissances éclairées par l'anatomie furent plus exactes. L'usage d'embaumer les corps avait donné quelques notions sur la structure et la position des organes ; et grâce à Hérophile et Erasistrate, dont les noms feront à jamais époque dans l'histoire de cette science, sur laquelle repose l'édifice entier de la médecine, ces notions vagues furent converties en des connaissances réelles. Ils disséquèrent un grand nombre de cadavres humains, et firent beaucoup de découvertes, que des anatomistes modernes se sont attribuées à la renaissance des lettres.

Celse et Tertulien ont accusé ces deux hommes célèbres, d'avoir disséqué des criminels vivans condamnés à mort. Il paraît même que cette accusation est fondée, puisque les dogmatistes se sont déclarés les apologistes de cette conduite. Mais l'utilité même des recherches pourra-t-elle jamais excuser un tel degré d'inhumanité ? Les maladies attaquent, disaient-ils, les parties intérieures; comment remédier à leurs dérangemens, si l'on n'a pas une connaissance exacte de leur structure : il est donc nécessaire d'ouvrir des cadavres humains, et l'on ne peut, ajoutaient-ils, que louer Hérophile et Erasistrate d'avoir eu le courage de disséquer des criminels vivans. Il n'y a point de cruauté

à chercher, dans le supplice d'un petit nombre de scélérats, des connaissances qui peuvent servir dans tous les âges à la conservation d'une infinité d'innocens (1).

Des circonstances aussi favorables, et la certitude qu'ils avaient d'étudier également les diverses branches de l'art de guérir, donnèrent la plus grande vogue aux médecins de cette ville; aussi comme le remarque Marcellinus (2), il suffisait d'y avoir étudié pour obtenir la vogue dans la pratique. Barthelemy, pour donner une idée juste de la réputation de ses écoles, la compare à celle que se sont acquise depuis long-temps celle de Padoue et de Montpellier (3).

Les Juifs, comme je l'ai remarqué au commencement de cette partie, jouissaient des mêmes privilèges que les autres citoyens et étaient très-nombreux à Alexandrie. A peine furent-ils établis dans cette ville, qu'ils s'abandonnèrent à l'étude des sciences et des lettres, et composèrent sous Philadelphé,

(1) *Colus, prefat. Lucas, Essai hist. et crit. sur les découv. faites en anatomie. On conservait aussi à Alexandrie des squelettes humains pour l'instruction des élèves.*

(2) *Lb. 11, cité par Barthelemy, p. 8.*

(3) *Historia medicorum, ibid.*

et par son ordre, la version grecque de la Bible connue sous le nom de version des Septante. Ce souverain en choisit un certain nombre parmi ceux de ses états, et leur en adjoignit quelques-uns qu'il fit venir de la Judée, comme étant plus versés dans les Écritures Saintes. On peut voir dans Flavius Joseph, avec quelle magnificence il traita ceux qu'il avait appelés de la Palestine, et les dépenses que lui occasionna cette traduction, qu'il regardait comme un des plus précieux ornemens de sa bibliothèque. Dans ce temps, et sous le règne de ses successeurs, fleurirent un grand nombre de savans hébreux, tels que Philon, Eupolème, Ezéchiel le poète tragique, Aristobule le péripatéticien, Justin de Tibérias, etc. (1). Adonnés à l'étude des sciences, ils n'avaient pas négligé celle de la sabbatisme; mais les guerres qui nous ont privé des trésors littéraires d'Alexandrie, nous ont à peine laissé le souvenir de leurs travaux.

Pendant que la partie d'Israël établie en Égypte, profitant des privilèges dont elle jouissait sous les Ptolémées, s'instruisait dans

(1) Clément d'Alex., *stromata*, l. 1, p. 344. Eusèbe, *preparatio evangelica*, liv. 6, cap. XIV, liv. 8, cap. X. Eusèbe, *Antiquités*, codes XXXIII.

les langues et les connaissances étrangères ; ceux qui avoient été transférés à diverses reprises sur les bords de l'Euphrate , tiraient un parti tout aussi avantageux du domicile et de la tranquillité qu'on leur avoit accordés. Un grand nombre de familles ayant refusé de suivre Esdras , avoient conservé leurs établissemens à Sora , Nabadéc et dans d'autres villes ; au rapport de Philon , ils étoient maîtres de Babylone et de plusieurs provinces. Pendant la durée du second temple , ils venoient de là adorer à Jérusalem qui étoit le centre de la religion , et où l'on apprenoit la loi écrite et les traditions qui constituoient la loi orale. Mais après la ruine de cette ville et du temple par Titus , ce lieu de réunion n'existait plus ; la succession des sacrifices étant anéantie , personne n'étoit chargé du dépôt des dogmes religieux , qui seroient été bientôt perdus , si , pour prévenir ce malheur , on n'eût élevé , à l'imitation des anciennes écoles , des prêtres ; des académies pour l'instruction de la jeunesse.

On place la patrie de ces institutions à Japhné , qui fut depuis appelé Bethin (1) ; il y en avoit dans le même temps une à Lydde qui est la Diospolis de St.-Jérôme (2) ;

(1) Benjamin Tudel , Itiner.

(2) Basnage , hist. des Juifs , liv. VI , p. 96.

mais la plus considérable de la Judée fut celle de Tibérias , où enseignèrent les plus grands maîtres , tels que Juda le Saint , Chanina , Jonathan , les Massoréthes qui ont ponctué la Bible et plusieurs autres. Ces académies ne subsistèrent pas long-temps , et ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans leur histoire , c'est qu'elles servirent de modèles à celles qu'on établit à Sora , à Nahardéa , Pumbedita , etc. Ces dernières fondées dans le 2.^e siècle , et après la ruine de Bithér et l'entière dispersion des Juifs sous Adrien , se maintinrent dans tout leur éclat jusque vers l'an 1039. La religion était sans doute le point essentiel de l'instruction ; si l'on s'égarde cependant aux connaissances médicales consignées dans le Thalmud de Babylone , et que l'on considère que les principaux collaborateurs de cette vaste compilation étaient chefs des académies , on conviendra sans doute qu'on y donnait aussi des leçons de l'art de guérir. Cette opinion a été adoptée par plusieurs historiens de la médecine (1) ; et il est bien digne de remarque , qu'au com-

(1) Eloy , dict. hist. ; Freund , hist. de la méd. ; et Nogués son trad. , idée générale de l'ouvrage ; Clifton , état de la méd. ancienne et mod. ; Cabanis , révol. de la méd. ; Haller , bibliot. méd. pract. , lib. 2.

niement du 11.^e siècle, lorsqu'on accrut les études furent formées et les savans qui les composaient chassés de l'Orient, le nombre des médecins juifs augmenta d'une manière considérable dans l'Occident, et comme on le verra dans le cours de cette dissertation, ce fut là l'époque la plus glorieuse de l'histoire littéraire des Hébreux.

On pourra apprécier jusqu'à un certain point les idées des Thalmudistes sur la médecine, par ce qu'en dit Haller (1). Les exemples qu'il rapporte, quoique peu nombreux et pris au hasard, prouvent qu'ils avaient des connaissances sur les différentes parties de l'art de guérir. Ils n'étaient pas étrangers à l'anatomie, puisqu'ils avaient attribué la classification des membres postérieurs, chez un agneau, à un cal qui s'était formé autour de la moëlle épinière. Ils avaient reconnu

(1) *Loco citato. Dudum aliqui quidam Judaei medicis Jura. In Thalmude quo traditiones doctorum ejus gentis verbum continentur, nulla sunt quae et peritiam praeferant et sagacitatem. Les exemples cités par Haller, et auxquels je me suis borné, sont extraits de Ginzburg, médecin juif Thalmudiste. Je n'ai pu me procurer cet ouvrage, qui m'eût été d'un grand secours; le peu de temps qui me reste ne me permettant pas de consulter l'ouvrage de Ginzburg sur le Thalmud.*

que les mouvements fébriles étaient des efforts de la nature, qui tendaient à expulser les nations morbifiques et à rétablir la santé. Ils avaient dit que le meilleur remède contre les nerfs était le vomissement, qu'un changement subit de nourriture était nuisible quand même il venait au mieux, que le lait pris immédiatement des mamelles était meilleur, qu'on devait prendre plus d'alimens que de boissons avant quarante ans, et plus de boissons que d'alimens après cet âge; ils avaient, enfin, rejeté les remèdes infidèles, et qui trompent l'espérance de ceux qui les emploient.

Tel était l'état des Juifs dans l'Orient, lorsque les Arabes s'élevèrent et changèrent entièrement la face de cette partie du monde. Enfants de Mahomet, à peine ont-ils embrassé cette nouvelle religion, que la fureur du prosélytisme s'empara d'eux : des joies sans cesse renouvelées sont assurées par le prophète à ceux qui montrent les armes à la main pour la propagation de la foi; et dès lors, rien ne peut résister à ce peuple fanatique et guerrier, qui ne voit dans les pays qui l'opposent, que des conquêtes offertes à son courage, et dans leurs habitans des sectateurs promis à son Dieu. Ennemis acharnés, vainqueurs impitoyables, ils ne laissent aux nations vaincues, que le choix entre l'Alcoran et la mort.

Les sciences et les lettres suivant l'affaiblissement de l'empire, éprouvaient une décadence lente et graduelle en Orient (1); et les Arabes Mahométans, dispersant les savans, renversant les écoles, incendiant les bibliothèques, semblaient devoir en achever la ruine. Les efforts du génie et l'activité des hommes étaient peut-être perdus sans ressource, si les successeurs du farouche Omar eussent suivi son exemple. Mais ces Khalifes, croyant peut-être qu'il n'y avait plus rien à faire pour assurer le triomphe de l'Alcoran et l'oubli des connaissances, ou trop ignorans pour fixer sur elles leur attention, ne s'en occupèrent pas le moins du monde. S'ils furent bien éloignés de les protéger, du moins ils ne les proscrivirent pas. La faveur des Souverains augmente le nombre des savans : c'est bien souvent elle seule qui décide leur vocation; mais la tolérance suffit à ceux qui, ayant déjà cultivé les sciences, ne demandent que de n'être pas inquiétés dans leurs travaux, pour s'abandonner entièrement à leur penchant.

Dans ces temps où l'instruction publique n'était pas à beaucoup près l'objet des solli-

(1) Pruselle, de l'influence exercée par la médecine, etc., ouv. cit.

citades des Khalifes, les Arabes restèrent étrangers aux lettres. Lorsqu'ils entreprirent la conquête de la Perse, les Juifs y étaient persécutés, leurs académies avaient été fermées, et leurs synagogues données aux Mages. Mécontents d'un pareil sort, espérant un avenir plus heureux dans un changement de maître, animés surtout par le désir de venger leurs frères morts victimes de la tyrannie d'Isdigerde, on croit qu'ils favorisèrent l'invasion des ennemis. Il est du moins constant qu'ils eurent à se louer des Arabes, qui ne leur firent aucune violence, et leur laissèrent la liberté de professer leur religion.

Toute la nation jouit d'une pleine et entière tranquillité sous les successeurs d'Omar ; et Moavia I.^{er}, le chef des Omniades, ajouta encore à cette faveur, en leur permettant de rouvrir leurs académies fermées par les Perses. Le nombre des savans avait tellement diminué durant cette révolution et par les persécutions d'Isdigerde, qu'à peine en trouva-t-on un nombre suffisant pour occuper les chaires. Mais le goût de l'étude n'était pas entièrement perdu, il ne tarda pas à se ranimer, et la médecine reprit bientôt son ancien éclat (1). Ce fut

(1) Bassega, ouv. cit., tom. VIII, pag. 331.

alors que parut ce médecin célèbre qui rendit de si grands services aux sciences par ses travaux, et surtout par l'exemple qu'il donna.

D'après le témoignage d'Albupharage (1) et de tous les historiens, Maserjawaich, juif syrien, fut le premier qui mit les ouvrages écrits dans les langues étrangères, à la portée de tout le monde. Il traduisit d'abord du syriaque les pandectes médicales d'Aharoun, prêtre et médecin d'Alexandrie : il est parlé, dans cet ouvrage, de la petite-vérole, dont la première description n'appartient pas à Rhésès, comme on le pense communément. Son activité se tourna ensuite d'un autre côté, et de fidèles traductions présentèrent aux Arabes, dans leur propre langue, les écrits d'Hippocrate, de Dioscoride, d'Aristote, etc. Nous ne possédons aucun ouvrage original de ce savant traducteur ; on ne peut cependant douter, d'après les citations de Rhésès, qu'il n'eût aussi recueilli ses observations particulières. Cet auteur, qui a altéré son nom de plusieurs manières (2), s'appuie de son autorité

(1) Albupharagi, *historia compendiosa dynastiarum latinè versum ab Ed. Pococke. Oxoniæ, 1650. p. 126.*

(2) Haller, *op. cit.*, p. 336. *Obscuro tamen eo seculo septimo exorante, imperante Califâ Oumayyâ Abdal-*

presque à chaque page : il le cite au sujet de la manière d'agir des médicaments, de l'inflammation de l'estomac, de la paralysie, de l'ictère, de l'épilepsie, des hernies, des signes de la mort, etc. (1).

Pendant que, d'un côté, l'esprit humain rétrogradait rapidement, et que cette révolution s'opérait en Grèce et en Italie (2), l'Asie, cet ancien berceau des connaissances humaines, en conserva le dépôt précieux. Dans une province de la Perse, Gondisapor servait de retraite à des savans juifs et nestoriens, qui y avaient établi une école de médecine célèbre dès le 7.^e siècle. Encouragés par l'exemple et les succès de Maserjawaich, ils traduisirent en syriaque et quelquefois même en arabe, les ouvrages des médecins et des philosophes grecs. Il y avait près de leur école, un hôpital dans lequel les jeunes disciples étaient initiés à la pratique de l'art et recevaient des leçons cliniques ; on comptait même quelques Arabes parmi eux.

Cependant le goût des sciences n'était pas

malec, ceptum est Græcorum opera arabicè redāi, à Judæo Syro medico, cujus nomen integrum est Maserjawaich, à Rhaseo saepe corruptum.

(1) Voyez le continent de Rhodés, l. 5, l. 7 et l. 8.

(2) Frénille, *ouv. cit.*

encore venu à ces derniers ; le fanatisme religieux régnait dans toute sa force, et la soif de la gloire militaire n'était pas éteinte par les conquêtes de la Syrie, de la Perse, de l'Égypte, de l'Arménie, d'une partie de l'Afrique et de l'Espagne. Mais un siècle était à peine écoulé, depuis l'incendie de la bibliothèque et la dispersion des savans d'Alexandrie, que les Arabes désirèrent les lumières après leur avoir livré la plus terrible des guerres. Le sceptre avait passé entre les mains des Abassides ; Abou Giaffar Almanzor, le deuxième Khalife de cette famille, est atteint d'une maladie grave ; il appelle un médecin (1) des écoles Nestoriennes ; et rendu à la santé par ses soins, il sent le prix de la médecine, et devient le protecteur des sciences. Dès-lors il se fait toujours gloire d'avoir auprès de lui des médecins, des philosophes et des mathématiciens. Les livres grecs qui avaient échappé aux recherches de Maac-jawaich et des Nestoriens, sont traduits par ses ordres, et ces travaux, continués sous ses successeurs, et surtout sous son petit-fils Haroun Al-Raschid, contribuèrent puissamment à donner aux Arabes le désir de l'instruction.

(1) Abul-Pharajii, *hist. comp. dynast.*, p. 142.

Ce Khalife fut en relation avec Charlemagne ; c'est lui qui lui envoya, vers l'an 805, cette célèbre ambassade, et l'horloge de laiton qui excita l'admiration de l'Europe barbare. Il faisait tant de cas des médecins, qu'il fonda la ville de Tauris, comme un monument de la cure faite à son épouse. Il protégea l'école de Gondisapor, en établit une à Bagdad, où il choisit pour y enseigner les plus célèbres d'entre les médecins juifs et les médecins chrétiens ; il leur assigna un salaire honorable, et ordonna que ceux qui voudraient se livrer à l'exercice de la médecine seraient examinés par ces professeurs, comme cela avait lieu dans les écoles Nestoriques d'où il les avait appelés, et où l'on retrouve ainsi l'origine des degrés académiques.

Le fils aîné d'Haroun qui lui succéda, nommé Al-Amin, était un prince fainéant et indigne du trône ; heureusement pour les sciences il ne régna que quatre ans. Il n'en fut pas de même d'Al-Mamoun son frère et son successeur. Élevé parmi les gens de lettres, il les avait cultivés dans sa jeunesse, et avait eu un célèbre médecin pour précepteur. A peine est-il parvenu au Khalifat, qu'il ne néglige aucun moyen pour répandre l'instruction autour de lui. Il employa des sommes considérables pour attirer les

savans dans ses états, logez dans des écoles publiques qu'il fit construire, ceux qui étaient destinés à l'enseignement, et établit une académie séparée pour les sciences les plus relevées. « L'on vit alors, pour la première fois, un souverain dont les vastes états s'étendaient depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux extrémités de l'Orient, présider aux travaux des savans, prendre part active à leurs discussions, les délaier lui-même, et protéger à la fois, sans acception de religion ni de patrie, l'historien et le géomètre, le théologien et le philosophe, le poète et le médecin. » Prubelle, *ouv. cit.*

Après les travaux et les encouragemens efficaces d'Ab-Mamoun, il ne restait à ses successeurs pour faire fleurir les sciences, qu'à ne leur pas être contraires. L'amour de l'étude était généralement répandu, il était parvenu à toutes les classes de la société; il suffisait par conséquent que les souverains favorisassent les moyens d'instruction qui ne leur coûtaient presque plus de dépenses, et n'exigeaient pas une protection aussi active qu'elle avait été nécessaire pour leur établissement. Les sciences continuèrent d'être cultivées sous ces Khalifes, et l'histoire nous a conservé peu de choses de ce qu'ils firent pour elles; sans doute que les ayant trouvées suffisamment établies, leurs

bienfaits se bornèrent à quelques gens de lettres. Nous devons cependant excepter de cette loi générale, Motassen qui succéda à Ai-Mamoun, Vatheck-Billah qui fut guéri d'une hydropisie, Motavakel son successeur, Mothaded qui fut le 35.^e Khalife, et Mostanser qui établit à Bagdad un collège de médecine, et un dispensaire pour les médicaments.

Une protection aussi constante ne pouvait manquer d'obtenir les plus heureux résultats. La médecine, vers laquelle les travaux des Arabes furent toujours dirigés, fit de véritables progrès parmi eux. Ils observèrent et décrivirent quelques maladies nouvelles et jusqu'alors inconnues ; ils enrichirent la matière médicale des préparations chimiques et des purgatifs minoratifs, et introduisirent dans la pharmacie, l'usage du sucre et du miel. De toutes les branches de l'art de guérir, l'anatomie fut la seule dont ils négligèrent l'étude ; les préjugés religieux s'opposant à ce qu'ils fissent des dissections sur les cadavres humains, ils se contentèrent de lire et de commenter les écrits de Gallien, qui, n'ayant découvert que des singes ou d'autres animaux, dont la structure anatomique, quoiqu'elle se rapproche de celle de l'homme, en diffère dans plusieurs points, n'était pas toujours un guide fidèle.

Les Juifs qui vivaient si glorieusement

coopéré à cette révolution, et auxquels Maser-
 fawaich assure l'avantage d'avoir donné l'ex-
 emple de ces traductions, qui furent les
 premiers pas des Arabes vers les sciences,
 puisqu'il florissait sous les Omayyades, et
 que ce fut sous les Abbassides seulement,
 que les Khalifes encouragèrent les travaux
 des savans: les Juifs, dis-je, excités par la
 munificence des Souverains, s'adonnèrent à
 l'étude avec une nouvelle ardeur; et pro-
 duisirent bientôt un grand nombre de savans
 médecins, dont plusieurs furent appelés en
 cette qualité auprès des Khalifes: tels furent;
 entre autres, le célèbre Meshalla qui vivait
 sous Al Mamoun, et Hebat A Nah Ben Melhan
 Abul Baracat, surnommé Aboul Aiz Aman,
 l'unique ou le phénix de son siècle; et à
 cause de ses œuvres merveilleuses, Aboul
 Berekhat, le père des bénédictions (1). Alors
 parurent Yusef Ebn Yahia Ebn Ishak, et
 Moysès al Sebtî, médecin-philosophe et
 mathématicien, Abubacar Mohamed ben
 Eucharis Al Rasi, Abu Achemad Ibn Ibrim,
 qui ont écrit des traités de médecine-pratique;
 Isaac ben Solomon, Ichuda al Pharizi, tra-
 ducteur de Galien; Isaac ben Chacou, Meir,
 Ali. Ismaélîm, qui ont traduit et commenté

(1) Amroux, hist. de la Méd. des Arabes.

Aristote ; Abusaid ben Abi-Surur , abrégiateur d'Avicenne ; Dauid al Antaki , qui a paraphrasé les écrits du même auteur ; Isaac ben Erram , médecin de Zaïde , Vice-Roi d'Afrique (1) ; Avil Memni Ibn Avi Negid , et Abou Iacoup Ishak ben Soliman , al Israïli al Thabid al Kairouani , qui se sont occupés de l'emploi et des préparations des médicaments , etc. (2).

Pendant que les Arabes mettaient à cultiver les sciences , plus de zèle qu'ils n'avaient eu de fureur pour les détruire , et que par les soins des Abassides , la nouvelle Babylone , fondée par le second (3) Khalife de

(1) S'étant trouvé en compromis avec un autre médecin de la cour qui affectait de le contredire , il cessa de suivre la maladie. Mandé et interrogé sur sa conduite par le Vice-Roi , il lui répondit : la division de deux médecins est plus dangereuse qu'une fièvre tierce. Ce médecin mourut l'an 183 de l'hégire ; il écrivit quelque chose sur la cure des accidens des poisons. N'eût-il rien écrit , dit judicieusement Eloy , sa réponse vaut un livre , où les médecins trouveront des raisons bien fortes pour se guérir de la jalousie qui déshonore autant leur profession , qu'elle est préjudiciable aux malades.

(2) Voyez G. B. de Rossi *Dizionario storico degli autori ebrei e delle loro opere* ; et les ouvrages cités à la pag. 27.

(3) Abou Giassart Almanzor fit bâtir la ville de Bagdad , l'an 145 de l'hégire , et 762 de l'ère chrétienne.

cette famille, était devenue le centre des connaissances humaines; la partie de ce peuple qui, après avoir étendu ses conquêtes sur les côtes de l'Afrique, avait pénétré dans l'Espagne, et réuni dans 14 mois ce vaste pays à sa domination (1), en fut à peine tranquille possesseur, que le désir de l'instruction se joignait à l'ambition de tout asservir.

Cette dernière guerre, quoique courte, avait été très-meurtrière; et la population étant diminuée dans plusieurs provinces de ce royaume, Muza, gouverneur d'Afrique, et au nom duquel le général Tarif venait de faire cette nouvelle conquête, fit publier dans ses états et dans tous les pays qui obéissaient aux Khalifes, qu'on donnerait des terres et des habitations à tous ceux qui passeraient en Espagne. La proclamation produisit l'effet qu'on en attendait; un grand nombre d'Arabes changèrent de patrie; et l'on compta parmi eux 50,000 familles juives (2).

Les écoles se multipliaient dans toutes les contrées soumises aux Musulmans; les bons

(1) Abulcacim, Hist. de la conquête d'Espagne par les Maures.

(2) Abulcacim, ouv. cit.

écrivains se formaient en foule, et le peuple s'instruisait et avançait à grands pas vers la civilisation. L'Espagne devint le siège de la littérature Arabe, lorsqu'Abderrame proclamé Khalife d'Occident, eut fait de Cordoue le théâtre de sa nouvelle grandeur. L'exemple de ce Khalife suivi par ses successeurs, répandit l'instruction parmi les Arabes-Occidentaux, qui peut-être l'emportèrent sur les Orientaux leurs modèles. Ils ne se contentèrent pas d'être simplement traducteurs ou répétiteurs des savans qui les avaient devancés; Avenzoar est parmi les médecins un observateur indépendant; Albukasis fit faire des progrès à la chirurgie; Averrhoës fut un grand philosophe; Ebn Beithar cultiva la botanique et la médecine vétérinaire (1).

La réflexion générale que fait naître la comparaison des travaux des Arabes en Orient et en Occident, est applicable aux Juifs en particulier. C'est en Orient et sur les bords de l'Euphrate qu'ils fondèrent ces académies, qui, en conservant le dépôt des dogmes religieux, entretenirent l'instruction parmi eux. Ce fut dans la Syrie et sous le khalifat de Merwan, Ebn Hakem et d'Abdalmelch, que Maserjwanich commença ses

(1) Amoreux et Prunelle, *ouv. cit.*

traductions ; en Perse ils avaient, de concert avec les Nestoriens, fondé l'école de Gondisapor ; ce fut enfin à Bagdad, qu'appelés pour l'enseignement, ils traduisirent et commentèrent les écrits des Grecs ; mais le nombre de savans qu'ils eurent en Espagne, fut bien plus considérable, et ils comptèrent parmi eux bien plus d'écrivains originaux. On leur avait assigné pour demeure Tolède, Cordoue et Grenade ; ils eurent dans toutes ces villes des écoles particulières où la médecine s'enseignait avec soin, et dont Avenzoar appelle les professeurs, des hommes sages (1). De ces écoles sortirent Machmet Aben Isaac, Mordochai Cohen Ben David Cohen qui ont recueilli des observations de médecine, Mosé, Nachmanide qui fut auteur à 16 ans, Nissim fils de Ruben médecin et Rabbín de Barcelonne, Alguadés Meir médecin du Roi de Castille et président de la Synagogue de ce royaume, Jonas Ben Ganach médecin et grammairien, et enfin Maimonides et Aben-Ezra, les deux hommes les plus célèbres qu'ait produits la nation juive depuis sa dispersion.

Hachem II, Roi de Cordoue, que les Juifs appellent Aschazar (2), rivalisa avec

(1) Eloy, Dict. de la méd.

(2) Bannys, liv. 9, pag. 351.

Philadelphie pour la protection qu'il leur accorda. Il fit traduire en arabe le *Thalmud* de Babylone, afin de le mettre à la portée de tout le monde; et ce fut le Rabbm Joseph, disciple de Moÿse, *vêtu de sac*, qui entreprit ce grand ouvrage et l'acheva heureusement (1).

La tranquillité dont toute la nation jouissait en Orient depuis long-temps, fut troublée au commencement du 11.^e siècle. Hakim, 3.^e Khalife d'Égypte, de la maison des Fathémites, était encore jeune lorsqu'il monta sur le trône. Un fourbe nommé Hamzah, et qui régnait sous son nom, lui persuada qu'il était Dieu; on dressa un catalogue des personnes qui le reconnaissaient pour leur divinité (2), et les Juifs ayant refusé de signer furent persécutés, et se retirèrent en grand nombre dans les états des Abassides, où ils ne trouvèrent pas le repos qu'ils attendaient.

Les Sultans Duides s'étant emparés du pouvoir des Khalifes, ne leur avaient laissé qu'un vain titre sans autorité. Les sciences souf-

(1) Gantz, *Tsemach David*, pag. 130.

(2) C'est de là que s'est formée la secte que d'Herbelot, dans sa bibliothèque orientale, appelle *Durariah*, et de Lacroix, dans sa traduction du *Kitap Almakaid*, *Druzes*.

firent beaucoup des changemens qui survinrent alors dans le gouvernement. Ces Sultans aussi ignorans que les Khalifes étaient zélés pour éteindre les lumières, fermèrent les académies de Sora et de Pumbedita, qui depuis huit siècles n'avaient éprouvé d'interruption dans leurs travaux, que du temps d'Isidore. Toute la nation fut proscrite; et obligés encore une fois de changer de patrie, ils passèrent en Espagne, où réunis à leurs frères qui vivaient également en repos sous les souverains chrétiens (1) et musulmans, ils augmentèrent de beaucoup la population juive de ces contrées, et surtout le nombre des savans.

(1) Ils eussent cependant peu de temps après une révolution, qui les eût fait périr si les Evêques et le Pape lui-même n'étaient venus à leur secours. Ferdinand, poussé par sa femme qui était dévote, déclara la guerre aux Sarrasins; et comme l'intérêt de la religion était le seul motif de cette guerre, on résolut, avant de marcher contre les infidèles, de faire main-basse sur tous les Juifs du royaume; mais les Evêques s'y opposèrent vigoureusement, et arrêterent par leurs remontrances l'impétuosité du Peuple, des troupes et de la Reine. Le pape Alexandre II, qui tenait alors le siège de Rome, écrivit à ces Evêques pour les louer de ce qu'ils avaient fait, et leur alléguant l'exemple de Grégoire le-Grand qui avait réprimé un zèle semblable, et empêché qu'on abattit une synagogue. *Benaga. Alexand. II, epist. XXXIV, pag. 1183.*

Cinq ans s'étaient à peine écoulés depuis que les Arabes avaient fait la conquête de ce dernier pays, que poussés par leur insatiable ambition ils franchirent les Pyrénées. Ce fut au commencement du huitième siècle, que les Sarrasins, guidés par Zama, entrèrent dans la Septimanie, et soumièrent rapidement cette province. Méditant le dessein de s'établir en France, ils ne bornent pas à leurs exploits, et dix-huit mois après leur première invasion, ils investissent Toulouse, dont la prise leur ouvrait l'Aquitaine. Repoussés par Eudes et obligés de repasser les Pyrénées, il ne perdent ni le dessein, ni l'espoir de revenir; et en 725 ils inondent de nouveau la Septimanie, sous la conduite d'Ambiza (1). Celui-ci moins cruel ou plus habile que Zama, se montra plus avide de sujets que de victimes, et à force de sollicitations et d'adresse, inspirant tantôt la crainte par ses menaces, tantôt la confiance par ses promesses, il étendit sa domination jusqu'à Nismes.

(1). L'oiseau de rapine qui épie sa proie, se précipite sur elle, la déchire, s'en éloigne au premier bruit pour y revenir ensuite avec plus d'acharnement, est l'image des Sarrasins fondant à tout moment sur la France, sans cesse repoussés et revenant sans cesse. *Précis hist. des guerres des Sarrasins dans les Gaules.* 1810.

Les Arabes se maintinrent pendant longtemps dans la Septimanie ; la fameuse victoire que remportèrent sur eux en 732, Charles-Martel et le Duc d'Aquitaine, entre Tours et Poitiers, augmenta leur nombre dans cette province plutôt que de le diminuer. Le soulèvement de Mauronte et son alliance avec Jusuf-Abderame, les attira dans la Provence, d'où ils ne furent entièrement chassés qu'en 970, par Guillaume I.^{er} Après cette époque, ils ne tentèrent plus rien au-delà des Pyrénées, et n'eurent de rapports avec les pays qu'ils avaient ravagés que par les relations commerciales.

Confondus depuis long-temps avec les Musulmans, les Juifs multiplièrent encore leurs liaisons avec les Maures Espagnols, qui les employaient à l'approvisionnement de leurs armées. Cette condition les rendait moins ennemis des pays que les autres dévastaient, et leur procurant des fréquentations avec les habitans dont ils achetaient les denrées, leur facilita les moyens de se fixer parmi eux. Ils étaient très-nombreux dans la Gaule Narbonnaise après l'expulsion des Maures, et le devinrent bien davantage, lorsque les persécutions d'Orient les firent retirer dans les provinces méridionales de la France et de l'Espagne.

Ils eurent alors des synagogues et des

académies dans presque toutes les villes du Languedoc et de la Provence, et particulièrement dans celles où les Sarrasins avaient prolongé leur séjour, à Carcassonne, Béziers, Beaucaire, Tarascon, Arles, Marseille, Draguignan, etc. ; mais les plus célèbres furent celles de Narbonne (1) et de Lunel (2). Ces académies formées sur le modèle de celles qui venaient d'être détruites sur les bords de l'Euphrate, suivirent la même marche dans l'enseignement. La religion en fut la base, mais la médecine n'y était pas négligée, et Juda Ben Tibbou enseignait à Lunel, lors du passage de Benjamin de Tudèle. Toutes ces écoles n'ont jeté qu'une lueur passagère, et fermées lors de l'exil de France, avant qu'elles eussent formé un établissement durable, elles n'ont été utiles qu'à leurs contemporains.

(1) Cette ville est une des plus célèbres par rapport à la loi : c'est de là qu'elle s'est répandue dans toutes ces contrées. Benj. Tudel. c. I. Cette académie fut la première qui excommunia les adversaires de Maimonides.

(2) Il y a à Lunel une sainte congrégation d'Israélites, qui s'exercent jour et nuit dans la loi. . . Ils nourrissent tous ceux qui viennent chez eux des pays éloignés pour s'instruire dans la loi. On leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, tant qu'ils vont au collège. Benjamin de Tudèle. *Ibid.*

Cependant l'étude de la médecine s'était plus spécialement établie dans une ville naissante qui, placée entre les deux plus célèbres de ces écoles, en reçut de bonne heure le goût de l'instruction, et qui, par son heureuse situation, semblait devoir être le séjour éternel de la santé. Vers l'an 738, Charles-Martel assiégeait dans Narbonne, Athana, général des Arabes, lorsque la mort de Thierry IV rendant sa présence nécessaire en France, il laisse un corps de troupes devant cette place, et remontant le long de la mer, s'empara de Béziers, d'Agde, de Maguelonne et de Nismes; et afin de les empêcher de protéger de nouveau les Sarrasins contre lui, il les livra aux flammes après avoir démoli leurs remparts (1). C'est à cette époque que les historiens rapportent la fondation de Montpellier. Cette nouvelle ville fut formée du concours des habitans du voisinage; elle s'accrut rapidement, et fut dans le onzième siècle un des entrepôts du commerce

(3) *Urbes famosissimas Nemausus, Biterrae, Agatham, funditus muros et moenia destruant, igne appposito concremavit, suburbana et castra illius regionis vastavit. Aimonius Monachus, lib. 4, cap. 25. Magdalanam destrui præcepit. Nemauso vero arenam civitatis illius atque portas cremari iussit.*

du Levant. Les Juifs chassés de l'Orient étaient alors sans patrie, et ces circonstances réunies en fixèrent un grand nombre à Montpellier, où ils trouvaient une retraite avantageuse. Ils y furent à peine nombreux, qu'ils y établirent une académie qui devint bientôt célèbre, et qui fut le berceau de cette antique Université de médecine, qui pendant long-temps n'eut en Europe que l'école de Salerne pour rivale.

L'établissement de l'école de Montpellier est antérieur au douzième siècle, et les preuves démonstratives de cette assertion ont été recueillies par Astruc (1). Cette époque s'accorde parfaitement avec celle de l'expulsion des Juifs de l'Orient, qui les fit passer en si grand nombre en Espagne, et répandit leurs savans dans tout l'Occident. Ils furent alors, d'après le témoignage de tous les historiens (2), les seuls qui traitassent les maladies avec méthode; et leur supériorité sur les autres médecins était tellement reconnue, qu'Huarte, un des meilleurs esprits qu'ait produits la nation Espagnole, a cherché à prouver par les théories galéniques que

(1) Hist. de la Fac. de Montp.

(2) Haller, Cabanis, Freind, Prunelle, Eloi, Astruc, *ouvr. cit.*

leur tempérament était celui qui convenait le mieux à la médecine. Les subtilités dont il était son opinion, dit Cabanis, peuvent ne pas convaincre, mais il est sûr que de son temps encore les médecins les plus recherchés et vraisemblablement les plus habiles étaient des Juifs.

Personne n'a disputé à ces médecins la gloire d'avoir établi un enseignement médical à Montpellier; mais on a dit que les Sarrasins y avaient aussi contribué. Ils ne peuvent cependant y avoir participé que d'une manière indirecte, puisqu'il n'y avait peut-être point de médecins parmi ceux qui faisaient leur résidence dans cette ville. Le commerce fut le seul et unique motif qui les y attira, et l'on ne voit pas trop pourquoi leurs savans les auraient suivis.

Les Grecs qui partageaient quelques bénéfices du commerce avec les Sarrasins et les Juifs, ont aussi partagé avec eux la gloire d'avoir fondé l'école de Salerne, dont la durée fut aussi courte que l'origine est ancienne. Plusieurs langues y furent usitées, et pour s'accommoder aux besoins de leur auditoire, Pontus enseignait en grec, Abdalla en arabe, et Elisée en hébreu (1). Il en fut de même

(1) Clifton.

à Montpellier dans les commencemens, et l'observation que fait Salisburi, évêque de Chartres qui vivait dans le douzième siècle, que ceux qui en venaient étaient chargés de mots barbares, prouve que l'enseignement s'y faisait dans une langue étrangère. Le grec y eût été rarement entendu, et les médecins de cette ville qui descendaient des Arabes par l'intermédiaire des Juifs (1), se servirent d'abord de l'hébreu, et puis du provençal qu'on trouve employé dans les traductions dès le douzième siècle.

Dans ces temps d'ignorance et de superstition, tout était suspect aux Chrétiens de la part d'une autre nation. Étonnés du succès des médecins on y vit des mystères; l'on ne tarda pas à les accuser de magie et à attribuer leurs cures à des causes surnaturelles. Cette crainte avait beaucoup gêné l'exercice de la médecine; on était presque parvenu à le leur interdire, lorsque Guillaume, fils de Malthide, par un édit donné en 1180, rendit toute la liberté nécessaire aux progrès de cet art. Les Juifs se maintinrent à Mont-

(1) Ils étaient aux 10.^e, 11.^e, 12.^e siècles, les seuls dépositaires de cette science (la médecine) en Europe, qu'ils ont communiquée des Arabes aux Chrétiens. Astruc, 168.

pellier jusqu'à leur entière expulsion de France, puisque Profatius était régent de la faculté vers 1300.

Il n'entre point dans l'objet de ma dissertation de parler en détail des services importants qu'a rendus cette faculté, et de tout ce qu'elle a fait pour les progrès des lumières et la civilisation des peuples. Cette tâche bien au-dessus de mes forces a d'ailleurs été remplie par des hommes d'un grand mérite ; et que pourrait ajouter un élève à la gloire toujours croissante de cet illustre corps enseignant, alors que deux professeurs célèbres ont écrit son histoire (1) !

C'était sans doute avoir beaucoup fait pour les sciences, c'était s'être acquis des droits à une reconnaissance éternelle, que d'avoir fondé un pareil établissement ; et cependant une circonstance accessoire est encore venue augmenter l'importance de ce bienfait. Après une suite de guerres où les

(1) Jean Astruc, prof. de la Fac. de Montpellier, docteur-régent de celle de Paris, prof. royal, publia en 1737, l'hist. de la Fac. de Montpellier.

Le professeur Pranelle a présenté en l'an 9, pour sa dissertation inaugurale, des fragments pour servir à l'histoire de cette Faculté. La manière dont il a tracé celle des deux premières époques, fait vivement désirer la continuation de son travail.

avantages furent souvent partagés, les Sarrasins affaiblis en 1180 furent entièrement chassés d'Espagne en 1252 par Ferdinand III. Quoique pendant leur séjour dans ce royaume, ils aient vécu quelques instans en paix avec les chrétiens, qu'ils se soient même quelquefois coalisés ensemble pour attaquer d'autres rois, ces liaisons passagères, uniquement dictées par des intérêts politiques, ne produisirent pas des rapprochemens assez intimes, pour que les Musulmans pussent communiquer leurs connaissances à ces derniers. L'expulsion des Arabes aurait replongé l'Occident dans les ténèbres et la barbarie, si les écoles juives de Tolède, de Cordoue et de Grenade, les médecins de cette nation répandus dans toute la France, et l'université de Montpellier, n'eussent conservé le dépôt précieux qui échappait aux Arabes, et par des travaux constans et soutenus n'eussent amené la révolution que les lettres éprouvèrent dans le 12.^e et le 13.^e siècle.

Dans ces temps, les Juifs ne se bornaient pas à l'étude de la médecine, et ils eurent des hommes qui se distinguèrent dans tous les genres de connaissances. Au commencement du 13.^e siècle fleurirent David Kimchi, le plus célèbre de leurs grammairiens; Isaac le vieux, qui était toujours entouré

d'une foule de disciples ; le Rabbin Gerson, surnommé la lumière de la captivité française ; Jacob Ben Jekar, habile musicien ; Levi Gersonide, de Bagnols, qui a commenté Aristote et traduit en hébreu plusieurs livres d'Averrhoës ; Abram Badresei, de Béziers, et Jedadia Apennini son fils, hommes de lettres et écrivains élégans ; Bonet, de Lattes, médecin et astronome ; Juda Charizi, un des plus fameux poètes rabbiniques, etc. etc.

L'Allemagne avait reçu les Juifs depuis long-temps ; ils n'y eurent cependant d'académies, que lorsque leurs frères du midi leur eurent transmis le goût des sciences. Les plus anciennes sont celles de Germesheim, où présidaient Baruch et Éliézer ; rien ne prouve qu'on s'y soit occupé de médecine. Ces écoles établies d'ailleurs dans un temps où l'instruction commençait à se répandre parmi les chrétiens, ne peuvent être mises en parallèle avec celles de France et d'Espagne, pour les services qu'elles ont rendus aux lettres.

Quoique les savans hébreux aient paru un peu plus tard en Italie, ils n'y ont pas été pour cela moins nombreux. Les dépenses que faisait Daniel Bomberg, imprimeur à Venise, pour l'impression des bibles hébraïques et des ouvrages des Rabbins, y en attire un grand nombre. Il en entretenait plus

de cent à ses dépens, pour corriger les épreuves et composer des livres à l'usage des Juifs. Dans le courant du seizième et du dix-septième siècle fleurirent David Gantz, auteur du livre de chronologie, intitulé, *germe de David*; Abrasm Léon Porta, né d'une famille de savans, et dont le grand-père avait été médecin de Ferdinand I, roi de Naples; Raphaël Rabbeni, dont les talens furent si précoces, qu'il fut docteur et rabbin à quinze ans; Mosé Alatino, qui fut médecin à Spolète; Alatino Vital, littérateur distingué et savant médecin; David de Pomis, qui fut médecin des princes Sforza et du pape Pie IV; Jacob Martino, philosophe et archiatre de Paul III. Le dix-huitième siècle produisit Marini Sabtai Chajim, médecin, rabbin de Padoue; Isaac Lampronti, premier rabbin et célèbre médecin à Ferrare, etc.

Cependant l'inquisition s'étant établie en Espagne et en Portugal, l'on condamnait à des supplices cruels ceux que le hasard avait fait naître de ces hommes qui apportèrent les sciences en Occident. Au près de ce tribunal dont le nom seul fait frémir, le moindre soupçon de judaïsme était un crime capital; il fallait dissimuler au milieu des tortures pour échapper à une mort certaine. C'est à cette cause que l'on doit rap-

porter le passage de plusieurs familles juives et surtout des savans, en Hollande et à Venise. Ceux-ci s'exilèrent avec d'autant moins de regrets, qu'abandonnant leurs possessions, ils portèrent loin de cette patrie ingrate ce qu'ils avaient de plus précieux. Tels furent Isaac Orbio, qui avait étudié la médecine à Salamanque, et professa à Séville, et qui étranger et sans protecteur, concevut et obtint une chaire à Toulouse, d'où il partit ensuite à Amsterdam; Isaac Cordan qui avait été professeur à Madrid; Rodrigue de Castro qui se retira à Hambourg, ainsi que Jacob Esmanuel Rosales, médecin philosophe et Comte Palatin; Jacob fils d'Usiel, médecin et poète; Abraham Zaentz, Portugais, qui se réfugia à Amsterdam, à l'âge de 50 ans, où il reçut la circoncision, pratiqua la médecine, et publia des ouvrages qui lui ont justement acquis une grande réputation; les principaux sont : *de praxi medicinali*, *de medicamentis principum historici* *de calculorum morbo*.

J'aurais pu beaucoup grossir ces différentes séries d'hommes illustres, et donner des notions sur la vie et les ouvrages de tous ceux qui ont vécu jusqu'à ce jour; mais une limitation s'est élevée d'écrire l'histoire de la médecine et non celle de ses auteurs; j'ai cru devoir donc s'arrêter sur les détails suivants

les objets d'une manière générale, et m'arrêter là où les savans hébreux confondus avec ceux des peuples qui leur avaient donné un asile, ne présentent rien de particulier.

Pour traiter d'une manière convenable le vaste sujet que j'avais embrassé, il eût fallu réunir des connaissances très-variées, et être à portée de consulter une foule de livres rares, qui ne se trouvent que dans un petit nombre de bibliothèques. Privé de ces secours indispensables, mon ouvrage laissera sans doute beaucoup à désirer, et je ne l'aurais peut-être pas entrepris si j'avais bien apprécié d'avance les obstacles que je devais rencontrer ; mais, comme dit Montaigne, « les « difficultés et l'obscurité ne s'aperçoivent « en aucune science, que par ceux qui y « ont entrée », et quand j'ai bien connu le danger, il ne m'était plus permis de reculer.

